La mémoire impossible

La Russie et les révolutions de 1917

Impossible remembrance: Russia and the 1917 revolutions

Maria Ferretti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10078>

DOI : 10.4000/monderusse.10078

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2017

Pagination : 203-240

ISBN : 978-2-7132-2696-0

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Maria Ferretti, « La mémoire impossible », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 58/1-2 | 2017, mis en ligne le 01 janvier 2019, Consulté le 02 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10078> ; DOI : 10.4000/monderusse.10078

MARIA FERRETTI

LA MÉMOIRE IMPOSSIBLE

La Russie et les révolutions de 1917

Les bolcheviks ont commis un acte de trahison nationale

V.V. Putin

Depuis le naufrage de l'U.R.S.S., la Russie en quête d'identité n'a jamais cessé d'interroger le miroir brisé du passé pour essayer de reconstituer une image acceptable, voire positive, de son histoire, capable de lui fournir une boussole dans le difficile processus de transformation en cours. Le tumultueux, et très douloureux, éveil de la mémoire du stalinisme pendant la perestroïka avait en effet émiété la représentation triomphaliste imposée par l'histoire officielle, qui présentait un pays en marche, dès la révolution d'Octobre, vers l'avenir radieux du communisme, allant de victoire en victoire (la construction du socialisme et l'industrialisation ; la défaite des nazis et la victoire de 1945 ; la conquête de l'espace, et ainsi de suite). Dans cette construction visant à légitimer le régime et à célébrer le rôle de guide du Parti, il n'y avait évidemment pas de place pour les tragédies qui avaient dévasté la société sous Stalin (la collectivisation, la Terreur et les répressions de masse, etc.), discrètement classées dans la catégorie des « erreurs » et des « excès ». Le choc provoqué par les révélations sur les crimes staliniens avait réduit en miettes l'identité des citoyens soviétiques, comme en témoigne le questionnement angoissé et incertain qui, à la fin des années 1980, revenait sans cesse sur les pages des journaux, dans le courrier des lecteurs et les émissions de télévision : qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? À partir de 1990, ce bouleversement mémoriel a débouché sur une mise en cause, puis sur un rejet radical de la révolution bolchevique, acte fondateur du système soviétique. Aux prises avec un autre passé qui ne passait pas, la Russie s'est alors tournée vers un passé plus éloigné, à la fois consolateur et rassurant, car il semblait indiquer le chemin à suivre pour sortir le pays de la crise où il était plongé. C'est ainsi que s'est constituée une image d'Épinal de la Russie d'avant la révolution. Résultat

d'une interaction complexe entre tensions mémorielles, exigences identitaires et usages politiques du passé de la part des nouvelles forces politiques en formation, libérales et nationalistes en premier lieu, l'image idéalisée de la Russie impériale s'est imposée assez rapidement à la veille de l'écroulement de l'U.R.S.S. C'est cette image, construite sur la négation de tout l'héritage des révolutions de 1917, que la Russie postcommuniste a placée à la base de sa nouvelle identité. De là vient l'impossibilité, que l'on observe depuis, d'inscrire les révolutions dans la mémoire. À la veille de son centenaire, 1917 ne suscite qu'un malaise gêné dans le pays qui fut le théâtre de la révolution qui avait promis aux humbles de bâtir le paradis en terre.

Le but de mon article est de montrer les raisons de cette mémoire impossible, en reconstituant le parcours qui a porté de la mise en cause de la révolution d'Octobre à la construction d'une représentation aux traits fortement idéalisés de la Russie d'avant, puis à ses successives métamorphoses au cours des années 1990, pour aboutir à la célébration ouvertement nationaliste de la grandeur de la Russie impériale, qui s'est imposée depuis le début du nouveau millénaire avec la présidence de Putin. Le temps de la fin des idéologies n'étant pas encore arrivé en Russie (la Russie vit encore en plein régime historique de la modernité, à savoir cette manière particulière de concevoir l'articulation entre passé, présent et futur découlant de la vision téléologique du devenir historique qui, depuis les Lumières, a caractérisé l'Europe occidentale jusqu'à l'écroulement de l'U.R.S.S.¹), je mettrai en lumière, en particulier, les liaisons entre l'évolution, par moments très rapide, du contexte politique et l'apparition des nouvelles représentations du passé. Mon texte se divise en trois parties. Dans la première, j'illustrerai les enjeux multiples du démontage du mythe des révolutions de 1917 et de la constitution de l'image idéalisée de la Russie prérévolutionnaire à la veille de l'implosion de l'U.R.S.S. Dans la deuxième, j'analyserai les mutations de cette image au cours des années 1990, lorsque les valeurs libérales, qu'elle était initialement censée véhiculer, ont viré de plus en plus vers l'autoritarisme et le nationalisme. Dans la troisième partie, je montrerai comment la révision du passé a débouché sous Putin sur l'apologie de la Russie impériale et la place qui revient aux révolutions de 1917 dans cette construction. Je questionnerai aussi les raisons du succès de cette nouvelle représentation du passé auprès de larges couches de la population, en mettant en évidence ses fonctions multiples. Dans la mesure où cette représentation du passé constitue le pivot de l'idéologie officielle, mon article veut enfin être une contribution à la compréhension de la Russie actuelle : que son visage nous plaise ou pas, il n'empêche qu'elle reste un des grands acteurs sur la scène politique internationale, ainsi que dans une Europe en pleine crise de valeurs et d'identité.

1. François Hartog, *Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps*, P. : Seuil, 2003.

La mise au ban de la révolution d'Octobre et la naissance du mythe de la Russie tsariste

Acte fondateur de la dictature bolchevique, la révolution d'Octobre avait un rôle essentiel dans la légitimation du régime soviétique, qui, ne pouvant pas recourir aux formes traditionnelles de légitimation du pouvoir, telles que le droit divin des monarchies ou les élections des systèmes libéraux, se réclamait d'une vision téléologique de l'histoire issue du marxisme, qui postulait l'inéluctabilité d'une révolution socialiste après la révolution bourgeoise, conformément à la « loi de l'histoire » (*zakonomernost*). Dans cette vision déterministe, marquée par le providentialisme, les bolcheviks devenaient une sorte de bras armé de l'histoire et la révolution d'Octobre, qu'ils avaient accomplie au nom du prolétariat, était la preuve du bien-fondé de leur action. De par son importance, la révolution d'Octobre avait été aussitôt sacralisée ; la mise en forme du récit, expurgé de toute aspérité pouvant susciter des questionnements (notamment de la part des autres socialistes, qui accusaient les bolcheviks d'être des usurpateurs et furent mis définitivement au ban de la société en 1921-1922), se fit dans les toutes premières années du régime, à l'aide aussi bien de textes et de Mémoires que des cérémonies commémoratives et des rituels, ainsi que des arts, cinéma et théâtre en premier lieu². Ainsi construit, le mythe de la révolution d'Octobre devint l'un des piliers de l'histoire officielle, que les appareils de propagande diffusaient généreusement ; dès les bancs de l'école primaire, tous les enfants étaient censés l'apprendre, tandis qu'une copieuse littérature pour l'enfance célébrait les gestes des révolutionnaires attitrés, à commencer par Lenin. Intouchable, la révolution d'Octobre était le totem principal de l'histoire officielle. Pour y avoir porté atteinte, encore que très indirectement, les historiens qui, dans les années soixante, avaient osé soulever le problème de savoir dans quelle mesure la Russie était prête pour le socialisme, soulignant la multiplicité des formes économiques existantes au début du siècle et l'inégalité, voire la faiblesse, du développement du capitalisme, avaient été, à la fin de la décennie, condamnés par les tenants de l'idéologie et marginalisés³. Encore en 1987, alors que l'éveil de la mémoire du stalinisme était déjà bien amorcé, Gorbačev avait célébré le soixante-dixième anniversaire en respectant fidèlement tous les moments du rituel.

La mise en cause de la révolution, qui s'amorce fin 1989 pour s'imposer en 1990-1991, devient possible parce que le scénario politique de l'U.R.S.S. a profondément changé. L'année 1989 connaît en effet un tournant : c'est le passage entre la démocratisation par en haut (la *perestroïka* à proprement parler) et la démocratisation par en bas. En été 1988, lors de la XIX^e conférence du Parti, Mihail Gorbačev fait approuver la réforme constitutionnelle, qui prévoit l'élection, partiellement

2. Frederick C. Corney, *Telling October : Memory and the Making of the Bolshevik Revolution*, Ithaca – Londres : Cornell Un. Press, 2004.

3. Vladimir Vasilevič Polikarpov, « "Novoe napravlenie" 50-70-h gg. : poslednjaja diskussija sovetskikh istorikov [Le nouveau courant historiographique des années 1950-1970 : la dernière discussion des historiens soviétiques] », in Jurij Nikolaevič Afans'ev, éd., *Sovetskaja istoriografija* [L'historiographie soviétique], M. : RGGU, 1996.

démocratique (un tiers des sièges sont réservés aux élus des différentes « organisations sociales » : parti communiste, syndicat, Académie des sciences, Union des écrivains, etc.), du Congrès de Députés du Peuple de l'U.R.S.S., censé élire à son tour le Soviet Suprême. Réuni en mai-juin 1989 dans une atmosphère de forte mobilisation et d'attente, le Congrès marque à plusieurs égards une rupture majeure. Avec la création du Congrès, s'opère tout d'abord un déplacement de sources de légitimation du pouvoir qui passent de la nécessité historique, dont le parti communiste était le seul dépositaire, à la souveraineté populaire. Cette « sécularisation » de l'État s'achève au printemps 1990 avec l'abolition de l'article 6 de la Constitution, qui affirmait le monopole du parti sur le pouvoir, et l'élection de Gorbačev au poste de président de l'U.R.S.S. (ce qui le libère de la tutelle du parti, car, n'étant plus à la tête du pays en tant que secrétaire général mais comme président, il ne peut plus être limogé par le Comité Central, comme cela était arrivé à Hruščev) ; elle est la prémisse nécessaire pour que le discours sur le passé puisse se « laïciser », se débarrassant des entraves idéologiques imposées par l'histoire officielle : autrement dit, c'est la condition pour que la révolution d'Octobre puisse être questionnée librement, ce à quoi contribue également l'atténuation de la censure apportée par la *glasnost*. Avec le Congrès se constitue en outre une arène politique, où les nouvelles forces politiques en formation se différencient et se cristallisent : c'est au sein de ce Congrès que naît l'opposition démocratique et libérale, dont les leaders reconnus sont Andrej Saharov, figure de premier plan de la dissidence, Boris El'cin, le futur président de la Russie, et l'historien Jurij Afanas'ev. Issue principalement de l'ancienne intelligentsia d'orientation réformiste qui s'était formée à l'époque du dégel et qui avait été ensuite marginalisée dans les années Brežnev, cette opposition se radicalise assez rapidement. L'effervescence suscitée par le Congrès, qui est accompagnée par une forte mobilisation populaire et par une montée des attentes d'un changement rapide, prend au dépourvu l'intelligentsia libérale, qui, étonnée elle-même par le succès électoral inespéré remporté par l'opposition des démocrates, exige de plus en plus un changement radical. Fin 1989, les « révolutions de velours », qui font tomber les uns après les autres, comme des quilles, les régimes imposés jusqu'alors par l'U.R.S.S. en Europe orientale et permettent d'entamer des processus de démocratisation, frappent profondément les esprits de ces nouveaux acteurs politiques, en alimentant ultérieurement leur radicalisation. Ces révolutions pacifiques, dont la chute du mur de Berlin est le symbole, provoquent en effet une sorte de trompe-l'œil pour l'intelligentsia libérale, qui croit y reconnaître un modèle à suivre pour changer le pays et se plaît à s'imaginer dans les habits de nouveaux constituants. Les événements de 1989 suscitent une vague d'espairs sur les possibilités d'accélérer le processus de transformation : on voit alors apparaître, pour disparaître aussitôt, l'idée de convoquer une Assemblée Constituante et de revenir ainsi à la révolution de Février (je reprendrai ce point plus loin). Gorbačev, lui, est en voie de devenir l'homme qui entrave les réformes. Ces espoirs semblent trouver une confirmation dans la forte affirmation de la nébuleuse démocratique lors des élections, au printemps 1990, des Soviets locaux (y compris ceux des républiques) ; elles sont accompagnées par une forte mobilisation populaire, avec de

grandes manifestations dans de nombreuses villes. C'est alors que, ayant conquis la majorité au Congrès, puis au Soviet suprême de la Russie, les libéraux radicaux tournent le dos à Gorbačev pour se regrouper autour d'El'cin, qui sera élu en juin président de la Russie par le Congrès (puis confirmé, en juin 1991, par le suffrage universel). Les élections de 1990, qui permettent la naissance effective d'un nouveau sujet étatique (la Russie), ayant ses propres organes de pouvoir ainsi que ses propres buts politiques, marquent le début de l'affrontement de plus en plus âpre entre El'cin et Gorbačev, qui s'achèvera par le putsch avorté d'août 1991, puis par l'écroulement de l'URSS (décembre 1991).

C'est dans ce contexte que l'image de la révolution d'Octobre est rapidement démontée, puis renversée. Cette critique radicale du mythe fondateur du régime soviétique n'est pas le produit du discours savant des historiens, qui restent en général aux marges des tumultueuses discussions sur cette période du passé. C'est le produit d'essayistes et d'intellectuels aux différents profils (écrivains, critiques littéraires, économistes, philosophes, historiens « historiosophes » etc.), qui profitent des nouvelles possibilités d'expression pour donner libre cours à leurs opinions auparavant imprononçables. Par conséquence, les nouveaux discours ne proposent pas de nouvelles interprétations, mais ils remettent au grand jour les lectures traditionnelles de type libéral, nationaliste ou encore monarchique issues le plus souvent de la vision des contemporains de 1917 adversaires du bolchevisme et reprise ensuite par différentes écoles historiques. La mise en cause d'Octobre émane aussi bien de l'intelligentsia libérale que des maîtres à penser du nationalisme ; en fait, c'est autour du débat sur le passé que se reconstituent publiquement les deux grands courants de la pensée russe, les occidentalistes et les slavophiles, obligés auparavant à s'exprimer au moyen de la « langue d'Ésope », voire à se réfugier dans le *samizdat*. La structure de fond de leurs critiques de la révolution bolchevique a beaucoup des points communs ; les emprunts et les contaminations sont, surtout de la part des libéraux, multiples. C'est un point qui n'est pas secondaire, car l'assomption acritique de *topoi* classiques du discours nationaliste de la part d'un certain nombre de libéraux facilitera leur évolution vers une idéologie nationaliste et assurera, en fin de compte, le triomphe de cette dernière. Initialement c'est l'interprétation libérale qui s'impose, car ce sont les milieux libéraux qui fournissent le cadre idéologique dont se nourrit l'opposition réunie autour d'El'cin. On traitera donc d'abord de celle-ci, pour aborder ultérieurement la lecture nationaliste, au moment de son affirmation avec Putin.

Dans le récit des libéraux, il ne reste plus rien de la glorieuse épopée chantée par la propagande soviétique à propos de la rédemption des humbles et des exploités, qui, sous la direction du Parti, avaient conquis le pouvoir pour construire le paradis sur terre. La révolution se transfigure en un vulgaire coup d'État, mis en œuvre par un groupuscule de fanatiques, sinon de bandits, assoiffés de pouvoir, armés des préceptes d'une idéologie subversive, sinon carrément *étrangère* – le marxisme – et sans véritable enracinement (social, culturel) dans le pays. Dépourvue ainsi de toute épaisseur sociale, la révolution apparaît comme une sorte d'« accident de l'histoire », qui aurait dérouté la Russie du chemin du progrès qu'elle avait déjà

emprunté suivant la voie ouverte par l'Occident – à savoir la voie de l'économie du marché et du libéralisme politique – pour la plonger dans une nouvelle barbarie. Étrangers à la *vraie* Russie, saine et laborieuse, s'appuyant sur les masses déracinées de marginaux – la plèbe opposée au « bon » peuple – les bolcheviks auraient imposé leur expérimentation sanglante. Le stalinisme n'est, dans cette vision, que la conséquence, nécessaire et inévitable, de cet acte scélérat originel : la révolution. La Russie est, quant à elle, innocente : elle n'est que la victime sacrificielle d'une minorité d'exaltés, déracinés du pays et de son histoire⁴.

Par la manière dont elle est construite, cette mise en cause d'Octobre permet d'accomplir une double opération. D'une part, dans la mesure où elle focalise l'attention sur le bolchevisme, elle permet, en le démonisant, de refouler à nouveau le passé stalinien, un passé dont le poids, contrairement aux prévisions de l'intelligentsia, s'était révélé trop écrasant pour être supporté, et de se débarrasser ainsi du sentiment de culpabilité qu'il avait suscité, ce qui apparaît une condition préalable pour reconstituer une identité collective sinon positive, du moins acceptable. En effet, le fait d'établir une liaison linéaire et nécessaire entre la révolution et le stalinisme, entre Lenin et Stalin, permet de ne pas aborder la question du vaste réseau de complicité, aussi bien dans la société que parmi les élites, qui avait rendu possible la dictature stalinienne : si l'on peut accuser les bolcheviks de n'avoir été qu'une toute petite minorité dans le pays en 1917 (ce qui est d'ailleurs vrai !), on ne peut pas en dire autant pour le stalinisme qui eut, lui, un tout autre enracinement social. C'est pourquoi d'ailleurs la dénonciation des crimes staliniens avait eu un effet si dévastateur dans les consciences, en détruisant l'image d'eux-mêmes que se faisaient les Soviétiques⁵. Un exemple éloquent de cette liaison entre le sentiment

4. Une première allusion à cette thèse, très prudente, est avancée par un chercheur libéral modéré, Aleksandr Sergeevič Cipko, dans l'un des grands textes de réflexion sur le stalinisme (« Istoki stalinizma [Les sources du stalinisme] », *Nauka i žizn*, n° 11-12, 1989, n° 1-2, 1990). Sa vision, qui révèle la présence d'emprunts considérables aux nationalistes russophiles (notamment pour le fait de souligner la nature étrangère des bolcheviks), est formulée explicitement début 1990 : « Horošī li naši principy [Nos principes sont-ils bons ?] », *Novyj mir*, n° 4, 1990. *Novyj Mir* est, à ce moment-là, l'un des foyers plus prestigieux du libéralisme. Pour un développement plus détaillé des thèses de Cipko, voir son *Nasilie lži, ili kak zabludilsja prizrak* [La violence du mensonge, ou comment s'égara le spectre], M. : Molodaja Gvardija, 1990. La lecture insistant moins sur le côté « étranger » des bolcheviks (affirmation imprononçable d'ailleurs au départ) que sur l'importance des marginaux et le caractère d'esclave du peuple russe est initialement dominante dans les milieux libéraux ; moins chargée d'émotion, notamment à propos de l'innocence de la Russie, elle glisse cependant assez rapidement au second plan pour ressortir ensuite, notamment face au mécontentement de la population et aux protestations suscitées par la brutalité des réformes économiques après 1991 – on y reviendra. Pour les premières expressions de cette position, voir, par exemple, Igor' Mojseevič Kljamkin, « Byla li al'ternativa administrativnoj sisteme ? [Y avait-il une alternative au système administratif ?] », *Političeskoe obrazovanie*, n° 10, 1988 ; Evgenij Nikolaevič Starikov, « Marginaly, ili razmyšlenija na staruju temu : "čto s nami proishodit" ? [Les marginaux, ou réflexions sur un vieux sujet : "que nous arrive-t-il ?"] », *Znamja*, n° 10, 1989. Le débat autour de l'esprit d'esclave du peuple russe connaît un moment fort autour de la publication de *Tout passe* de Vasilij Grossman (« Vse tečet », *Oktjabr*, n° 6, 1989).

5. L'étroite liaison entre la dénonciation des horreurs de l'époque stalinienne et la détérioration de l'image que les Russes ont d'eux-mêmes ressort aisément des enquêtes d'opinion menées à cette époque par l'équipe de Jurij A. Levada (voir, par ex., Jurij Aleksandrovič Levada, « "Čelovek sovetskij" pjat' let spustja : 1989-1994 (predvaritel'nye itogi sravnitel'nogo

de culpabilité pour le passé, le refoulement du stalinisme et la représentation de soi en tant que victime est offert par l'image que se donne alors d'elle-même l'intelligentsia. Si, au début de la perestroïka, on s'interrogeait sur le rapport, complexe et non univoque, entre les élites intellectuelles et artistiques, d'un côté, et la révolution, de l'autre, par la suite cette problématique est complètement abandonnée au profit d'une vision de l'intelligentsia représentée uniquement en tant que martyr du régime, en soulignant les sacrifices qu'elle aurait accomplis pour sauver la « vraie » culture et la spiritualité russe des ravages du communisme⁶.

D'autre part – et j'en viens à la seconde opération – cette critique radicale d'Octobre permet de construire une image idéalisée de la Russie prérévolutionnaire, fonctionnelle dans le cadre du projet politique des nouvelles élites libérales en formation. En effet, si la révolution d'Octobre ne fut pas le résultat des profonds bouleversements sociaux avant que politiques qui avaient travaillé le pays, mais ne fut qu'un coup de main mis en œuvre par un groupe de bandits sans scrupule, alors on peut en effet la considérer, comme on l'a dit, comme un simple « accident de l'histoire », qui aurait dérouté la Russie du chemin « normal »⁷ de la civilisation emprunté par l'Occident. On repère facilement, dans cette vision, le schéma marxiste classique, avec ses passages d'un stade à l'autre d'une histoire perçue comme téléologique, dans un schéma qui dans sa variante simplifiée et scolastique soviétique n'était que trop bien connu par l'intelligentsia, car il constituait la base de tout leur apprentissage : le rejet proclamé du marxisme ne se réduit qu'à la négation de la nécessité de la dernière étape du développement historique, le socialisme⁸. De plus, elle est une sorte d'inversion de l'ancienne histoire officielle, qui exaltait le rôle du parti communiste, dont elle faisait l'acteur principal de la révolution, puis de la « construction du socialisme » proclamé par Stalin : on se limite à changer les signes, le positif deve-

issledovanija [“L'homme soviétique” cinq ans après : 1989-1994 (résultats préliminaires d'une enquête comparative)] », in Tat'jana Ivanovna Zaslavskaja, éd., *Kuda idet Rossiya? Al'ternativy obščestvennogo razvitiia* [Où va la Russie ? Les alternatives au développement social], II vol., M. : Aspekt Press, 1995 ; Boris Vladimirovič Dubin, « Prošloe v segodnjašnih ocenkah Rossijan [Le passé dans le jugement des Russes aujourd'hui] », *Monitoring obščestvennogo mnenija*, n° 5, 1996.

6. Voir, par ex., Lidija Jakovlevna Ginzburg, « Ešče raz o starom i novom (pokolenie na povorote) [Encore une fois à propos de l'ancien et du nouveau (une génération au tournant)] », in Marietta Omarovna Čudakova, éd., *Tynjanovskij sbornik. Vtorye tynjanovskie čtenija* [Recueil en l'honneur de Tynjanov : Deuxièmes lectures tynjanoviennes], Riga : Zinatic, 1986 ; Marietta O. Čudakova, « Bez gneva i pristrastija : Formy i deformacii v literaturnom processe 20-30-h godov [Sans colère ni parti pris : Formations et déformations du processus littéraire dans les années 1920-1930] », *Novyj mir*, n° 9, 1988, p. 240-260 ; Dmitrij Sergeevič Lihačev, « O russkoj intelligencii [De l'intelligentsia russe] », *Novyj mir*, n° 2, 1993, p. 3-9. Il y a bien sûr des exceptions remarquables : on peut voir, par ex., les mémoires de Revekka Markovna Frumkina, *Vnutri istorii. Esse. Stat'i. Memuarnye očerki* [Au-dedans de l'histoire. Essais. Articles. Mémoires], M. : NLO, 2002.

7. Alexis Berelowitch, « L'occidente, o l'utopia di un mondo normale [L'Occident ou l'utopie d'un monde normal] », *Europa Europa*, 1, 1993.

8. Voir, par ex., Jurij Grigor'evič Burtin, « Achillesovaja pjata istoričeskoj teorii Marksa [Le talon d'Achille de la théorie historique de Marx] », *Oktjabr'*, n° 11-12, 1989. C'est dans ce contexte que s'inscrit aussi le grand succès des théories du politologue Francis Fukuyama sur la fin de l'histoire, dont le premier texte date de 1989.

nant négatif et vice-versa, alors que la société reste purement passive. Cette lecture misant sur l'omnipuissance du politique semble confirmée par la théorie du totalitarisme, qui fait irruption alors en Russie et jouit d'un succès foudroyant, grâce auquel elle connaîtra d'ailleurs une deuxième jeunesse aussi bien à l'est qu'à l'ouest⁹.

La représentation hagiographique de la Russie tsariste qui s'impose en 1990-1991 dans les médias à grande diffusion d'observance libérale peint un pays riche et laborieux, où l'harmonie et la paix sociale règnent : les paysans travaillent gaiement leur terre, en entretenant, par les chants et les danses, les traditions anciennes ; les aristocrates (grande découverte de 1990 !) se distinguent par les vertus anciennes, la noblesse d'âme et d'esprit ; les entrepreneurs sont des mécènes généreux, sensibles aux arts et à la culture ; les hommes d'État, quant à eux, sont tous des honnêtes hommes, dévoués au bien-être et aux intérêts du pays. Pays riche par ses ressources naturelles, en plein essor économique, la Russie du début xx^e est donc engagée à pas redoublés, on l'a dit, sur la voie du progrès défrichée par les pays occidentaux¹⁰. Ce qui fait que, *sans* ce malheureux « accident de l'histoire » que fut la révolution, la Russie serait aujourd'hui l'un des pays les plus puissants et développés au monde¹¹. Nouvelle tentative de plier la complexité du passé aux impératifs de l'usage politique de l'histoire, cette image comporte de nouveaux oublis et de nouveaux refoulements. On passe en effet discrètement sous silence tous les événements et les personnages susceptibles de jeter une ombre sur un tableau si idyllique, tels que, par exemple, la révolution de 1905 ou bien le mouvement socialiste, qui n'est pas, et de loin, réductible au seul bolchevisme. Tous les ancêtres du mouvement révolutionnaire russe que les bolcheviks avaient inscrits dans leur généalogie, à partir des décembristes jusqu'aux *narodniki*, en passant par Herzen et Černyševskij, sont engloutis dans l'oubli ; les autres courants du mouvement socialiste de la fin xix^e - début xx^e, socialistes révolutionnaires (SR) et mencheviks en premier lieu, partagent le même destin¹². Le sort de la révolution de

9. Voir, par ex., Sergej Vladimirovič Kulešov, Oleg Vladimirovič Volobuev, et al., éds., *Naše otečestvo : Opyt političeskoj istorii* [Notre patrie : Essai d'histoire politique], 2 vol., M. : Terra, 1991.

10. L'un des exemples les plus réussis de cette image d'Épinal est le film de Stanislav Sergeevič Govoruhin, *La Russie que nous avons perdue* (*Rossija, kotoruju my poterjali*, 1992), qui reprend tous les lieux communs de cette période et qui reçut un accueil enthousiaste : « la Russie que nous avons perdue » entra dans le langage commun pour indiquer la Russie pré-révolutionnaire. Le film de Govoruhin, qui après avoir été l'un des auteurs cultes de la perestroïka pour la force de dénonciation de son premier film documentaire (*Tak žit' nel'zja* [On ne peut pas vivre ainsi], 1990) passa, après 1993, de la mouvance démocratique au nationalisme, est d'ailleurs révélateur des jeux d'échanges, d'emprunts et de contamination entre libéraux et nationalistes dans la lecture du passé.

11. C'est un thème récurrent : d'après une enquête du mensuel de vulgarisation historique *Rodina*, engagé du côté des réformateurs, 58 % des lecteurs pensent ainsi. Sergej Vasil'cov, « Do osnovanija... a zatem ? [Faire table rase... et ensuite ?] », *Rodina*, n° 2, 1990.

12. Une certaine récupération de l'héritage des ancêtres de ce que les bolcheviks considéraient comme le mouvement révolutionnaire a eu lieu dans les années 1990, notamment dans les manuels d'histoire d'orientation libérale, qui misaient cependant sur les aspects réformateurs des personnalités considérées, tout en récupérant ainsi le traditionnel regard sur le passé des libéraux du début xx^e siècle. Sur ces sujets, voir Korine Amacher, « Héros ou ennemis de la

Février et celui de l'Assemblée Constituante, par exemple, sont fort éloquentes de ce point de vue. Redécouverte, tout comme la révolution de Février 1917, fin 1989 - début 1990, alors que l'opposition démocratique, qui exhortait dans les manifestations à revenir à Février, caressait le rêve de transformer le Congrès des Députés en nouvelle Constituante, la redécouverte de la Constituante russe de 1917 a eu une vie très brève. Mémoire malcommode, après avoir été utilisée pour dénoncer le manque de démocratie des bolcheviks¹³, la Constituante est à nouveau jetée aux oubliettes, car, s'il est vrai que les bolcheviks, n'étant majoritaires que dans les grands centres industriels et au front, l'avaient dissoute, il est également vrai que la très grande majorité des députés était constituée par les socialistes révolutionnaires, alors que les partis libéraux d'orientation occidentaliste n'étaient qu'une minorité parfaitement insignifiante. Ce qui montre que, si la Russie paysanne avait été laissée libre de décider de son sort, elle n'aurait tout simplement pas emprunté le chemin de l'Occident : Février devient donc suspect, car il apparaît essentiellement un prélude à Octobre, comme le voulait l'ancienne histoire officielle. De plus, le malaise suscité par Février cache en effet un certain mépris pour la démocratie et le peuple, qui ne peut pas être déjà affiché dans la mesure où l'on se réclame de la démocratie contre Gorbačev, mais qui deviendra explicite par la suite, comme le montrent la réintégration de Nicolas II dans le panthéon des héros nationaux et le mythe de Stolypin, sur lesquels on reviendra.

Cette image d'Épinal de la Russie prospère avant la révolution s'impose assez rapidement dans l'opinion¹⁴. Son succès relève d'une multiplicité de raisons. Tout d'abord elle offre au pays désorienté un passé désirable et consolateur, capable de remplacer les horreurs du vrai passé qu'il vaut mieux oublier ; ce passé reconfortant permet non seulement de soigner les blessures du passé réel, mais aussi, comme on l'a dit, de reconstituer, par l'image apaisante de soi dans une histoire pas trop éloignée, une identité collective acceptable après le choc provoqué par les révélations sur les crimes staliniens. À partir de ce moment, en effet, dans le discours sur le passé, le stalinisme glisse au second plan. De plus, pour une société qui s'enfonce dans une crise politique et économique, telle que celle que vécut l'Union Soviétique au crépuscule de son histoire, cette construction représente une rassurante promesse pour le futur. Elle contient en effet la promesse d'un passé virtuel, qui se serait

patrie ? Les révolutionnaires russes du XIX^e siècle dans les manuels d'histoire de la Russie » in id., Leonid Heller, éds., *Le Retour des héros : la reconstitution des mythologies nationales à l'heure du post-communisme*, Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia, 2010 ; Korine Amacher, « Révolutions et révolutionnaires en Russie entre rejet et obsession », *Revue d'études comparatives est-ouest*, 2, 2014.

13. Vjačeslav Vasil'evič Kostikov, « Sapogi iz šagrenovoj koži [Des bottes en peau de chagrin] », *Ogonek*, n° 32, 1989 ; Jurij Nikolaevič Gavrilov, « Volja naroda ? Počemu ne sostojalos' učreditel'noe sobranie [La volonté du peuple ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu d'Assemblée Constituante ?] », *Ogonek*, n° 11, 1990. V.V. Kostikov deviendra, en 1992-1994, l'attaché de presse d'El'cin.

14. Pour s'en apercevoir, il suffit de parcourir n'importe quel hebdomadaire à grand tirage de cette époque, par exemple *Stolica* [La Capitale], édité par le Soviet de Moscou conquis, au printemps de 1990, par l'opposition démocratique.

sûrement réalisé en vertu des lois du développement historique, s'il n'y avait pas eu cet « accident » de la révolution, qui aurait fait dérouter la Russie du cours « naturel » de l'histoire. En outre, cette promesse d'un passé virtuel est aussi une promesse pour le futur, car si un âge d'or avait bien été à portée de main et si on l'avait manqué seulement par *erreur*, alors on peut toujours y revenir : il suffit de refermer cette malheureuse « parenthèse », que la rupture de 1917 avait ouverte dans l'histoire du pays, pour reprendre enfin le bon chemin de la splendeur perdue là où on l'avait quitté. Le futur devient alors le retour à un passé radieux : c'est le thème fondamental qui module le discours des libéraux eltsiniens lors de leur affrontement avec Gorbačev, qui marque en 1990-1991 l'agonie de l'Union Soviétique.

Enhardie par ses succès politiques, dont l'élection d'El'cin à la présidence du Soviet suprême de la Russie fin mai est le couronnement, l'opposition libérale, au cours de 1990, tourne en effet le dos à l'idée de réformer le socialisme. La conviction s'installe que, pour sortir du cul-de-sac où l'U.R.S.S. s'est engouffrée et atteindre rapidement le bien-être de l'Occident, il faut tout simplement abattre le régime communiste et instaurer le marché ; la démocratie politique suivra automatiquement. Autrement dit, il faut juste remettre en arrière les aiguilles de l'histoire et revenir à 1917 pour emprunter la juste voie. Séduisante dans sa simplicité, cette idée canalise le mécontentement populaire, en alimentant l'espoir pour le futur. Dans le pays déchiré par la crise économique et sociale, déchiqueté par les tensions nationales et interethniques, l'affrontement politique se durcit. Pressé par les conservateurs communistes qui s'organisent eux aussi et lancent une offensive frontale entre l'automne 1990 et l'hiver 1991, Gorbačev, abandonné peu à peu par les libéraux, qui lui reprochent ses hésitations, est de plus en plus isolé (en décembre 1990 Ševardnadze abandonne son poste de ministre des Affaires étrangères ; en janvier 1991 surviennent les sanglants événements de Vil'nius). Toujours au cours l'automne 1990, la Russie proclame sa volonté de chercher seule une issue à la crise et s'engage dans un affrontement ouvert avec le pouvoir central de l'Union soviétique : c'est à ce moment-là d'ailleurs que la figure de Stolypin est solennellement évoquée pour légitimer la politique du gouvernement russe¹⁵. La consolidation des structures de l'État russe, qui disputent au centre soviétique le droit de décider des destins du pays, engendre une sorte de double pouvoir. Avec la « guerre des lois », ce qui reste du système économique soviétique se désintègre en quelque mois ; les processus de prise de décision se bloquent, créant une situation de paralysie politique, à laquelle mettent fin le putsch d'août 1991 et son échec, marquant le triomphe de la Russie sur l'Union.

15. C'est de Stolypin que le premier ministre d'El'cin, Ivan Silaev, se réclame lorsqu'il annonce la volonté de la Russie de sortir toute seule de la crise ; le jour d'avant, le quotidien officiel *Rossija* avait publié tout une page exaltant la figure de Stolypin : Rem Petrov, « Petr Stolypin : odinočestvo reformatora [Petr Stolypin : la solitude du réformateur] », *Rossija*, 22.11.1990. Pour la « canonisation » de l'image de Stolypin chez les libéraux, voir les dossiers « P.A. Stolypin i ego agrarnaja reforma [P.A. Stolypin et sa réforme agraire] », *Voprosy Ekonomiki*, n° 10, 1990 ; « Velikij reformator ili provincial'nyj politik? [Un grand réformateur ou un homme politique de province ?] », *Rodina*, n° 11, 1990.

Dans ce contexte, l'usage politique du passé joue un rôle de tout premier plan. Ce rôle est d'autant plus important que dans les milieux libéraux, comme du reste dans d'autres, il y a un manque criant d'idées et de savoirs permettant de mettre au point, au-delà des slogans, des projets pour sortir de l'impasse et de la crise qui déchire le pays. Le principal « idéologue » du changement, à savoir l'intelligentsia libérale, n'a pas les instruments minimaux de culture politique nécessaires ne serait-ce que pour la mise au point d'un programme concret. Catapultée de manière inespérée sur le devant de la scène politique, où se joue le dernier acte du drame de l'histoire de l'URSS, alors qu'elle n'y était nullement préparée, elle se rabat, pour chercher une issue à la crise où sombre le pays, sur le seul domaine qui, depuis le dégel, avait fait l'objet de toutes ses réflexions : le passé. L'image d'Épinal de la Russie d'avant la révolution lui sert alors à légitimer la politique radicale qu'elle prône et dont El'cin se fait le porteur. Son image est soigneusement construite pour cet emploi. Pour la construire, l'on a largement recours au vocabulaire, aux symboles et aux rituels d'avant la Révolution : il suffit de penser à la cérémonie d'investiture d'El'cin à la présidence en juillet 1991 qui est solennellement organisée au Kremlin et qui reprend, dans un kitsch étonnant, le rituel du couronnement du tsar, bénédiction du patriarche comprise. Présenté comme l'héritier de la Russie tsariste, El'cin apparaît comme une sorte d'homme de la Providence, appelé à retisser les liens temporels brisés en 1917 pour restituer à la Russie la grandeur et la splendeur perdues avec la révolution. Sur le fond lumineux du passé tsariste, dont El'cin apparaît le restaurateur, se lève l'ombre lugubre de l'époque soviétique, présentée, elle, comme une suite sans interruptions de crimes et horreurs de toutes sortes, époque dont Gorbačev est désigné comme l'héritier et le continuateur. Une Russie prospère et heureuse, dont El'cin promet le retour grâce au coup de baguette magique que sont le plongeon dans l'économie de marché et la « thérapie de choc », est opposée à une Union soviétique pauvre et sanguinaire, dont Gorbačev est l'incarnation vivante : cette opposition est l'élément central de l'usage politique du passé à ce moment-là. Si Eltsine devient l'incarnation du passé radieux de la Russie impériale, promesse d'un futur tout aussi radieux, Gorbačev apparaît en revanche condamné à incarner, à lui tout seul, toutes les horreurs de l'histoire de l'Union soviétique : il ne reste plus qu'à tourner la page et fermer la malheureuse parenthèse de l'histoire soviétique pour retrouver le paradis perdu d'avant la révolution.

La métamorphose de l'image d'Épinal de la Russie impériale

L'invention du passé s'accélère après le naufrage de l'U.R.S.S. Fin 1991, Gorbačev démissionne. Le drapeau rouge, symbole de la révolution, est retiré du Kremlin. Le drapeau tricolore de la Russie qui se veut démocratique prend sa place. L'idée de renouer le fil du temps brisé par la révolution, en restituant à l'image de la Russie d'avant toute sa grandeur, domine la politique de la mémoire. Si les monuments de l'époque soviétique ne sont démontés que très partiellement (la statue de Dzeržinskij devant le siège du KGB, à Moscou, est abattue pendant la manifestation

qui suit, en août, l'échec du putsch, Lenin, lui, reste, à quelques rares exceptions près, à sa place), le travail pour créer d'anciens nouveaux lieux de mémoire, qui en quelques années changeront le visage des villes, et de la capitale en particulier, est mené avec détermination. À Moscou, bâtiments et églises détruits à l'époque soviétique sont reconstruits à l'identique : c'est le cas, par exemple, des anciennes portes de la Résurrection ouvrant l'accès à la place Rouge au nord et la cathédrale de l'Icone de Notre-Dame de Kazan', toujours sur la place Rouge. L'œuvre de reconstruction la plus connue est celle de l'Église du Christ Sauveur, symbole de la puissance impériale de l'autocratie, édifiée à la fin du xix^e et détruite par Stalin au début des années 1930. Théâtre des grandes célébrations tsaristes à l'heure de la monarchie « populaire », voulant sacraliser le lien entre le tsar et son peuple, elle retrouve aussi son rôle solennel : dès que sa reconstruction est terminée, en 1996, elle devient le lieu où le Patriarche officie devant le Président et les plus hauts dignitaires de l'État¹⁶. On voit apparaître aussi, bien que de manière modérée au départ, de nouveaux monuments célébrant les grands hommes du passé russe¹⁷. C'est d'abord le cas de Pierre le Grand, dont se réclame la Russie postcommuniste, qui s'apprêtait à remettre le pays sur la voie de l'Occident (le portrait de l'empereur figure non seulement sur des paquets de cigarettes et des bouteilles de vodka, mais aussi sur les nouveaux roubles : pour la réintégration des autres tsars dans la généalogie de la nouvelle Russie, il faudra atteindre, comme on le verra, la seconde moitié de la décennie) ; puis, arrive Aleksandr Nevskij, resacralisé par la restitution des symboles religieux dont il avait été privé lorsque, dans les années trente, il avait été intégré dans le panthéon soviétique¹⁸. La politique de la mémoire s'exprime également dans la toponymie : rues et villes retrouvent massivement les noms qu'elles portaient avant la révolution, mais sans effacer les traces du passé soviétique pour les lieux qui n'existaient pas avant la révolution. Ainsi, par exemple, Leningrad redevient Saint Pétersbourg, mais la région garde le nom de Leningrad ; il en va de même pour Sverdlovsk, qui récupère le nom d'Ekaterinburg alors que la région garde sa dénomination soviétique. On laisse également le plus souvent leurs noms aux rues et avenues Lenin, Marx, etc. quand elles ont été

16. La décision d'accorder la priorité à la reconstruction est prise par El'cin en été 1992 ; en 1990 un comité s'était constitué pour plaider cette cause : parmi les promoteurs, il y avait l'écrivain Vladimir Solouhin, l'un des chefs de file du mouvement nationaliste et auteur, comme on le verra plus loin, de l'un des premiers textes où la révolution était stigmatisée.

17. Bien documenté, l'exemple de Saint Pétersbourg est significatif : Mihail Naftalevič Zolotonosov, Jurij Kalinovskij, *Bronzovyj vek : Illjustrirovannyj katalog pamjatnikov, pamjatnyh znakov, gorodskoj i dekorativnoj skulptury Leningrada-Peterburga 1985-2003 gg.* [Le siècle de bronze : catalogue illustré des monuments, des signes mémoriels, de la sculpture urbaine et décorative de Leningrad-Pétersbourg des années 1985-2003], SPb. : Novyj Mir Iskustva, 2005.

18. Sur l'ambivalence du symbole d'Aleksandr Nevskij et ses métamorphoses dans l'histoire, ainsi que sur sa récupération dès la perestroïka, voir l'ouvrage de Frit'of Ben'jamin Šenk, *Aleksandr Nevskij v russkoj kul'turnoj pamjati : Svjatoj, pravitel', nacional'nyj geroj (1263-2000)*, M. : NLO, 2007 (ed. or. : Frithjof Benjamin Schenk, *Aleksandr Nevskij Heiliger-Fürst-Nationalheld: Eine Erinnerungsfürst im russischen kulturellen Gedächtnis (1263-2000)*, Köln – Weimar – Wien : Böhlau Verlag, 2004).

percées après la révolution et même à celles qui portent les noms les plus odieux liés aux répressions stalinienne. Quant aux célébrations du calendrier soviétique, quand l'on n'ose pas les supprimer, on en change la dénomination : le 7 novembre, anniversaire de la révolution d'Octobre est rebaptisé, après de longues hésitations, « jour de la concorde et de la pacification », alors que le premier mai devient, en 1992, la fête du printemps et du travail. Le calendrier s'enrichit aussi de nouvelles festivités : à côté des fêtes civiques, telles que le 12 juin, célébrant l'indépendance retrouvée de la Russie (sic !) avec la déclaration de souveraineté adoptée en 1990, on réintègre les grandes fêtes religieuses, telles que Pâques et Noël. L'Église orthodoxe va d'ailleurs assumer un rôle de plus en plus important dans la Russie post-communiste et contribue, elle aussi, à la réinvention du passé¹⁹.

Un travail intense se met en place pour réécrire les manuels d'histoire. Bien qu'il y ait une pluralité des textes, l'interprétation du passé est assez stéréotypée et reprend le plus souvent l'image idéalisée, dans sa variante libérale et occidentaliste, de la Russie impériale que nous avons déjà abordée ; l'accent est mis sur le grand essor économique du pays au début du xx^e siècle. La source d'inspiration est l'historiographie libérale, et plus particulièrement les Mémoires laissés par les protagonistes après leur défaite : la version, si l'on veut, des « vaincus » de l'époque, préoccupés non seulement de trouver une explication au drame qu'ils avaient vécu, mais aussi de justifier leur propre action. Tout en étant présentée de manière moins grossière que ce que nous avons décrit, la révolution d'Octobre – que l'on appelle désormais « coup d'État » (*perevorot*) – est présentée comme une catastrophe nationale. Fana-tiques, cruels et sans scrupule, voulant à tout prix le pouvoir, les bolcheviks auraient provoqué et chevauché la révolte primitive et archaïque d'une populace plébéienne (*lumpen, marginaly*) déracinée par la modernisation. La révolution apparaît donc comme une sorte de révolte « asiatique » contre l'occidentalisation du pays. Là où l'ancienne histoire officielle exaltait la protestation populaire, car la « lutte des classes » était considérée comme étant le moteur de l'histoire, les nouveaux manuels n'hésitent pas à la condamner sous toutes ses formes, qui sont stigmatisées en tant qu'obstacles au progrès : ce qu'on voit ressurgir (mais c'était déjà le cas pendant la *perestroïka*), c'est le spectre du « *bunt* », la révolte paysanne aveugle et destructrice. Les nouveaux manuels insistent, en revanche, sur le rôle modernisateur de l'État, en donnant pleine absolution à l'autocratie pour la crise dans laquelle s'enfonçait le

19. Je n'aborde pas ici le rôle de l'Église dans la réinvention du passé : voir, à ce sujet, les travaux de Kathy Rousselet, « Le religieux dans la construction du patriotisme : l'exemple des vénérateurs de Nicolas II et de la famille impériale de Russie », in Denis-Constant Martin, éd., *L'identité en jeu : Pouvoirs, identifications, mobilisations*, P. : Karthala, 2010 ; id., « L'Église orthodoxe russe et la mémorialisation des répressions de la période soviétique : de la victime au héros » in David El Kenz, François-Xavier Nérard, eds., *Commémorer les victimes en Europe : xvi^e-xx^e siècles*, P. : Champ Vallon, 2011 ; id., « The Russian Orthodox Church and Reconciliation with the Soviet Past », in Georges Mink, Laure Neumayer eds., *History, Memory and Politics in Central and Eastern Europe : Memory Games*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013 ; id., « L'Église orthodoxe russe et les dispositifs mémoriels à Boutovo : de la mort du proche à l'histoire nationale », in Delphine Bechtel and Luba Jurgenson, eds., *Muséographie des violences en Europe centrale et ex-URSS*, P. : Kimé, 2016.

pays. Le grand héros des nouveaux manuels est en effet Stolypin²⁰. Trois aspects de la figure de Stolypin sont mis en avant : le réformateur, adepte du marché et de la propriété privée ; l'homme d'État à la poigne de fer, n'hésitant pas, pour assurer le succès de « justes » réformes, à avoir recours à des méthodes dictatoriales (répression sans merci des protestations populaires, dissolution de la Douma) ; le partisan, enfin, de la grandeur de l'État russe, la *Velikaja Rossija*²¹. Cette intronisation de Stolypin se fait de manière tout à fait acritique, à savoir sans prendre en compte ni les résultats controversés de ses projets de réforme agraire, ni la question de sa responsabilité dans l'approfondissement de la crise politique de l'autocratie. On glisse discrètement, en effet, sur le coup de force au moyen duquel il avait dissout la deuxième Douma et modifié la loi électorale, de manière à obtenir une assemblée obéissante, ce qui non seulement frustra les attentes que la révolution de 1905 avait suscitées, mais montra le mépris, en Russie, pour l'État de droit²². Stolypin n'était pas du tout, d'ailleurs, un partisan du libéralisme et, par-là, de l'occidentalisation du pays ; c'était un monarchique, supporteur convaincu de l'autocratie, que ses réformes se proposaient de consolider. D'où l'ambivalence de sa récupération. Le silence qui entoure en revanche la figure de Witte est également éloquent.

La réhabilitation de Stolypin, qui ouvre la voie à la redécouverte de la pensée conservatrice qui s'impose au cours des années 1990²³, est en effet révélatrice du début de la métamorphose de l'image idéalisée de la Russie impériale, qui, de

20. Sur les premiers manuels postsoviétiques, voir Aleksandr Pavlovič Ševirev, « Istorija v škole : obraz otečestva v novykh učebnikah [L'Histoire à l'école : la représentation de la patrie dans les nouveaux manuels] », in Gennadij Arkadevič Bordjugov, *Istoričeskie issledovanija v Rossii : Tendencii poslednjih let* [Recherches historiques en Russie : tendances des dernières années], M. : AIRO-XX, 1996 ; Aleksandr Vladimirovič Golubev, « Novejšaja istorija Rossii v učebnikah 1995 » [L'Histoire contemporaine dans les manuels de 1995], *ibidem*.

21. C'étaient les trois aspects qui avaient été mis en valeur déjà en 1990, lors de sa « découverte ».

22. Les voix des historiens professionnels restent pourtant peu écoutées : voir, par ex., l'intervention de Boris Ananič au colloque sur 1917 organisé début 1993 à Pétersbourg à l'initiative de Leopold Haimson : Vladimir Jur'evič Černjaev et al., eds., *Anatomija revoljucii : 1917 god v Rossii. Massy, partii, vlast'* [Anatomie de la révolution : l'année 1917 en Russie. Les masses, les partis, le pouvoir], SPb. : Glagol, 1994, p. 53-54. Il faudra attendre l'ouvrage d'Irina Vladimirovna Karacuba, Igor' Vladimirovič Kurkin, Nikita Pavlovič Sokolov, *Vybiraia svoju istoriju. « Razvilki » na puti Rossi : ot rjurikovičej do oligarhov* [Choisir son histoire. Les « bifurcations » sur le chemin de la Russie : des Rurikides aux oligarques] (M. : KoLibri, 2005, p. 441-468 en particulier) pour avoir une mise en cause de Stolypin dans un livre destiné au grand public. L'étonnante faiblesse du chapitre suivant sur la guerre et 1917 témoigne de la difficulté de penser autrement les révolutions, même dans les milieux des historiens professionnels libéraux.

23. Golubev, « Novejšaja istorija Rossii... », p. 63 ; Konstantin Andreevič Sulimov, « Tema konservatizma v naučno-istoričeskikh predstavlenjah [Le thème du conservatisme dans les représentations produites par le savoir scientifique] », in Gennadij Arkadevič Bordjugov, *Istoričeskie issledovanija v Rossii – II. Sem' let spustja* [Recherches historiques en Russie – II. Sept ans après], M. : AIRO-XX, 2003, p. 315-340. Une prudente réhabilitation de la pensée conservatrice de la fin XIX^e était apparue, en langue d'Ésope, dès le début de la mise en cause du stalinisme : Katkov, l'un des chefs de ce courant, avait été évoqué par l'un des maîtres à penser du libéralisme naissant, Igor' Kljamkin, impliqué par la suite dans le débat sur la « main de fer », dont on parlera plus loin (« Kakaja ulica vedet k hramu ? [Quel chemin mène-t-il au temple ?], *Novyj mir*, n° 11, 1987).

vecteur de valeurs libérales et occidentalistes deviendra le vecteur des valeurs nationalistes. Si cette transformation ne s'est accomplie que sous Putin, ses prémisses se mettent en place beaucoup plus tôt : l'insistance sur l'autoritarisme de Stolypin ainsi que sur sa dévotion à l'idée de la Grande Russie est, à ce propos, éloquente. Plus qu'une nouveauté, le culte de Stolypin est cependant l'explicitation de non-dits précédents, car il était apparu, comme on l'a dit au passage, déjà à la fin de 1990. Pour en évaluer toute la portée, il faut l'inscrire dans le contexte de la grave crise qui marque les toutes premières années de la Russie postcommuniste.

Avec la disparition de l'U.R.S.S., la promesse du retour triomphal de la Russie parmi les nations civilisées de l'Occident semble enfin pouvoir se réaliser. Début 1992, El'cin lance la Grande Réforme, censée conduire rapidement la Russie dans le royaume de la prospérité par l'introduction du marché : les prix sont libérés, la privatisation est lancée. Quelques mois suffisent pour que l'énorme coût social de la « thérapie de choc » mise en acte par les jeunes économistes libéraux (Egor Gajdar, Anatolij Čubajs en premier lieu), adeptes fidèles de l'école de Chicago, devienne évident. L'inflation galope, la production s'écroule, les salaires restent impayés, la paupérisation de très larges couches sociales s'esquisse, alors que les plus habiles profitent de la privatisation. Face au mécontentement social montant, dès le printemps 1992, le Soviet Suprême, qui avait pourtant soutenu El'cin dans sa bataille contre les conservateurs et le centre soviétique, demande plus de modération dans les réformes. Après lui avoir accordé les pleins pouvoirs pour mener à bien la réforme, le Soviet suprême exige de pouvoir exercer une œuvre de médiation avec l'opposition. Face au refus de l'exécutif d'accepter le moindre compromis, les réformateurs modérés passent peu à peu à l'opposition. C'est le début d'un âpre conflit entre le pouvoir exécutif, incarné par le président et son gouvernement, et le pouvoir législatif (le Soviet suprême et le Congrès des députés du peuple de Russie, dont il est l'émanation). Il ne se conclura qu'en octobre 1993 avec la dissolution sanglante, par El'cin, du Soviet suprême²⁴.

Après le coup d'État blanc d'El'cin, le binôme marché-démocratie se défait. La démocratie, la grande promesse qui pendant la perestroïka avait mobilisé la population du côté des radicaux eltsiniens, est renvoyée à un futur indéfini. Puisque, selon la vision de l'histoire que professent les libéraux, la démocratie est la conséquence nécessaire de l'économie de marché, il faut d'abord instituer cette dernière, même au prix d'une suspension « temporaire » des normes démocratiques : le but justifie à nouveau les moyens. À vrai dire, on avait vu apparaître dans les milieux réformateurs, dès 1989, les premiers doutes sur la possibilité de réaliser le passage du système soviétique, garantissant le plein-emploi et des salaires faibles, mais sûrs, à l'économie de marché, avec le consentement de la population, qui était condamnée

24. G. Chiesa, *Da Mosca: Alle origini di un colpo di stato annunciato* [De Moscou : Aux origines d'un coup d'État annoncé], Roma – Bari : Laterza, 1993. À propos d'octobre 1993 comme faillite de la démocratie en Russie, on peut consulter également Boris Zusmanovič Doktorov, Aleksandr Anatol'evič Oslon, Elena Serafimovna Petrenko, *Epoha El'cina: mnenija Rossijan : Sociologičeskie očerki* [L'époque d'El'cin : L'opinion des Russes], M. : 2002, p. 24, 95-97, 101-127.

à en payer les coûts exorbitants²⁵. Cependant, ces doutes avaient été alors fièrement repoussés par l'intelligentsia démocratique, qui se limitait tout simplement à nier la possibilité même d'une contradiction entre les deux termes²⁶. Marquée par la culture politique bolchevique, l'idée « jacobine » que, pour instaurer la démocratie, la « dictature des démocrates » était nécessaire, avait continué à travailler les esprits²⁷. C'est dans ce contexte que s'inscrit, en fait, fin 1990, la naissance du mythe de Stolypin. À ce moment-là, toutefois, on ne pouvait pas en expliciter toutes les implications, ne serait-ce qu'à cause du fait que les radicaux réunis autour d'El'cin mobilisaient alors la protestation populaire contre Gorbačev en invoquant la démocratie. Ce qui n'avait pas empêché la réflexion sur les avantages d'un pouvoir autoritaire de suivre son cours. On en trouve les traces, par exemple, dans l'admiration portée à Pinochet, qui aurait sauvé le Chili de la menace du socialisme et y aurait introduit l'économie de marché, prémisses pour la future démocratie ; les violentes répressions qui avaient suivi le coup d'État sont discrètement passées sous silence²⁸.

Ce n'est qu'après la prise du pouvoir par El'cin que le discours autoritaire s'explique. Face aux résistances et aux tensions sociales que la thérapie de choc suscite en 1992-1993, un nouveau couple vient s'imposer dans l'instrumentaire analytique mis au point par les libéraux proprésidents : au bon peuple (*narod*), prêt à accepter les sacrifices que la réforme économique implique, on oppose la figure du *lumpen*, de cette masse marginalisée qui se laisse en revanche séduire par les communistes, les ennemis qui, tout comme en 1917, menacent de nouveau l'avenir radieux du pays. Ce couple a pour fonction de délégitimer toute protestation populaire, que l'on prétend ramener à de louches manœuvres des communistes, ces symboles du

25. Igor' Mojseevič Kljamkin, Andranik Movsesovič Migranjan, « Nužna li “železnaja ruka” ? » [Avons-nous besoin d'une "main de fer" ?], *Literaturnaja Gazeta*, n° 33, 1989. Membre du Conseil présidentiel d'El'cin, Migranjan incitera en octobre 1993 à prendre d'assaut le Soviet suprême. Parmi les libéraux, très peu de voix s'élevèrent contre l'emploi de la force pour dissoudre l'institution représentative, y voyant un risque pour la démocratie — on y reviendra.

26. Leonid Mihailovič Batkin, « Mertvyj hvataet živogo : “demokratičeskij diktator” – huže ne pridumaš [Le mort attrape le vivant : on ne peut pas inventer pire qu'un "dictateur démocratique"] », *Literaturnaja Gazeta*, n° 38, 1989 ; Georgij Mihailovič Celms, « Doloj ljubogo diktatora! [À bas tout dictateur!] », *Literaturnaja Gazeta*, n° 39, 1989 ; « Demokratija ili avtokratija? [Démocratie ou autocratie ?] », *Literaturnaja Gazeta*, n° 42, 1989 ; « Obojdemjsja bez “železnoj ruki” [On peut se passer d'une "main de fer"] », *Literaturnaja Gazeta*, n° 52, 1989 ; Natalija Borisovna Ivanova, « Sindrom “železnoj ruki” [Le syndrome de la "main de fer"] », *Ogonek*, n° 37, 1989.

27. Gavriil Haritonovič Popov, *Čto delat'?* [Que faire ?], M. : Moskovskaja Pravda, 1990 ; id., « Perspektivy i realii [Perspectives et Réalités], *Ogonek*, n° 50, 1990. L'expression la « dictature des démocrates » est de Gavriil Popov, qui est à l'époque maire de Moscou et l'un des chefs les plus populaires de l'opposition radicale-démocratique. Voir aussi Andranik Movsesovič Migranjan, « Dol'gij put' k evropejskomu domu [Le long chemin vers la maison européenne] », *Novyj Mir*, n° 7, 1990 ; Andranik Migranjan est un politologue reconnu qui, on l'a évoqué, deviendra membre du Conseil présidentiel d'El'cin.

28. Voir, par exemple, Aleksandr Evgenevič Mahov, « K procvetaniju pod dulom avtomata : Mifi iz novejšej istorii Čili [Vers la prospérité sous la menace du fusil : Mythes de l'histoire contemporaine du Chili] », *Moskovskie Novosti*, n° 18, 1991, et id., « K niščete pod dulom avtomata. Kuda tolkajut Čili nasledniki Če Gevary [Vers la pauvreté sous la menace du fusil. Vers où les héritiers de Che Guevara poussent-ils le Chili] », *Moskovskie Novosti*, n° 19, 1991.

passé qu'on doit à tout prix détruire pour sauver le pays : la répression de ces classes dangereuses, que l'intelligentsia libérale demandera à grands cris en octobre 1993, est donc pleinement justifiée²⁹. On voit la fortune de cette construction à la diffusion rapide d'un nouveau mot, qui avait fait son apparition dans le discours des milieux libéraux à la fin de 1991 : le *sovok*, un terme méprisant construit à partir de l'adjectif « soviétique » et qui joue sur l'homonymie avec le mot qui signifie « pelle à ordures » ; le *sovok* devient la figure négative qui rassemble tous les défauts attribués aux malheureux habitants du pays de Soviets³⁰. Ce discours légitime le coup de force d'octobre 1993, justifié par la menace d'une revanche communiste. Acclamé à haute voix, à peu d'exceptions près, par l'intelligentsia libérale, qui avait demandé la veille par une lettre au président, selon les meilleures traditions soviétiques, la dissolution du Soviet suprême³¹, le coup d'État d'El'cin conduit à l'instauration d'un système présidentiel, prévoyant un exécutif fort et un parlement aux pouvoirs réduits, la Douma ; le choix de ce terme emprunté à l'époque impériale est d'ailleurs révélateur de l'attitude des libéraux russes à l'égard d'un pouvoir fort. C'est le début d'une dérive autoritaire, dont l'on peut aujourd'hui mesurer toutes les conséquences. Le déclenchement de la guerre en Tchétchénie, fin 1994, en sera le premier signe.

Après octobre 1993, le recours aux symboles de l'Empire tsariste s'intensifie. Par un décret présidentiel, l'aigle bicéphale devient en novembre l'emblème officiel de la Russie. Il était apparu la première fois, suscitant un certain désarroi chez les démocrates, sur les barricades érigées en août 1991 autour du Soviet suprême russe, haut lieu de la résistance aux putschistes ; début 1992, les propositions d'en faire l'emblème du nouvel État avaient encore suscité une résistance au sein de la mouvance démocratique : par exemple, la *Komsomolskaja Pravda*, avait rebaptisé ironiquement l'aigle à deux têtes « poulet de Tchernobyl ». Le fait que, fin 1993, l'aigle ait été accepté sans susciter de réactions critiques est le signe du changement d'état d'esprit qui s'était produit entre-temps. C'est dans ce contexte, marqué par la récupération, de la part des libéraux, de la tradition autoritaire et de la pensée conservatrice, que s'inscrit aussi le retour du dernier tsar, Nicolas II,

29. « Pisateli trebujut ot pravitel'stva rešitel'nyh deystvij [Les écrivains exigent du gouvernement des actions énergiques] », *Izvestija*, 5.10.1993.

30. « Sovok [Sovok] », in Ol'ga Pavlovna Ermakova, Elena Andreevna Zemskaja, Raisa Iosifovna Rozina, *Slova, s kotorymi my vse vstrečalis' : Tolkovyj slovar' russkogo obščego žargona* [Les mots que nous avons tous rencontrés : dictionnaire raisonné de l'argot russe], M. : Azbukovnik, 1999, p. 197-199. Le terme *sovok* est parfois repris aujourd'hui pour revendiquer une identité positive.

31. Irina Rišina, « President slušaet pisatelej [Le Président écoute les écrivains] », *Literaturnaja gazeta*, 22.9.1993; Viktorija Šohina, « Na vseh parah čerez boloto [À toute vapeur, à travers le marécage] », *Nezavisimaja gazeta*, 9.10.1993 ; « Pisateli trebujut... ». Une position très dure sur le coup de force d'El'cin fut en revanche exprimé tout de suite par l'écrivain dissident A. Sinjavskij dans *Nezavisimaja gazeta*, le premier quotidien libre fondé en 1990 (« Vse eto uže bylo [Tout cela a déjà eu lieu] », *Nezavisimaja gazeta*, 13.10.1993). Début novembre, l'historien Mihail Gefter, intellectuel jouissant d'une très grande autorité morale, sortit du Conseil présidentiel d'El'cin avec une lettre ouverte : voir « Ne v menja streljali, no v menja popali [Ce n'est pas moi qu'on visait, mais c'est moi qu'on a atteint] », *Novoe vremja*, n° 39, 2003 (aussi en <http://gefter.ru/archive/6809>, consulté le 2.2.2017).

dans le panthéon des héros nationaux de la Russie postcommuniste. Stigmatisé par l'histoire officielle soviétique, Nicolas II avait été présenté sous une nouvelle lumière dans la presse libérale dès 1989, comme on l'a déjà dit rapidement plus haut. L'heure étant à la dénonciation des méfaits de la révolution, le dernier tsar était montré d'abord comme une victime innocente : son exécution avec sa famille, reconstruite dans tous les détails de manière à susciter l'émotion des lecteurs, devenait la preuve de la cruauté des bolcheviks. Dans son portrait, visant à solliciter la compassion, l'accent était mis non pas sur son action politique, mais sur ses qualités personnelles (noblesse d'esprit, délicatesse des sentiments, amour de la famille, foi religieuse ardente, etc.)³². Il s'agissait en effet, à l'époque, moins de réhabiliter l'autocratie que de criminaliser les révolutionnaires, présentés, eux, comme de vulgaires brutes, prêtes à tuer des innocents : d'acte politique, l'exécution devenait ainsi un « meurtre », alors que la rhétorique sur le « sang innocent » servait à éviter tout discours sur les responsabilités du dernier tsar dans l'enlèvement du pays dans la crise qui avait abouti aux révolutions de 1917. Lenin, figure sacrée de l'ancienne histoire officielle, était en revanche mis sous accusation, car l'ordre de l'exécution, comme l'on s'empressait de le souligner, venait de Moscou³³ – ce qui est d'ailleurs encore en débat, car on sait que les leaders bolcheviks envisageaient de faire un procès au tsar pour le condamner, et l'hypothèse la plus probable c'est en effet que, les Blancs s'approchant de la ville, la décision fut prise par les responsables locaux³⁴. Tsar martyr, Nicolas II retrouve pleinement sa place dans les premières années 1990 : c'est à ce moment-là en effet que l'intérêt pour la figure du dernier empereur ainsi que pour la dynastie des Romanov atteint son sommet³⁵. Cette « réhabilitation » se fait, encore une fois, par le canal de l'émotivité,

32. Edvard Stanislavovič Radzinskij, « Rasstrel v Ekaterinburge [Tuerie à Ekaterinburg], *Ogonek*, n° 21, 1989, n° 2, 22, 38, 1990 ; cet hebdomadaire est alors un des plus engagés dans la glasnost'. L'article de E. Radzinskij est le premier à aborder ce thème. Il sera suivi par de nombreux autres.

33. L'insistance sur le fait que l'ordre venait du centre ne vient pas seulement du désir de porter une accusation contre Lenin. C'était la thèse des Blancs, qui l'utilisaient pour prouver que la révolution était le résultat du complot juif, dont les bolcheviks étaient la *longa manus* ; ce sujet avait été l'un des leitmotivs de la propagande blanche. C'est pour cela que les nationalistes russophiles en 1990 préférèrent insister sur la figure de Sverdlov, qui était le président du Comité exécutif central des soviets et dont les origines juives étaient bien connues. Par la suite, on trouvera aussi à Lenin un grand père juif.

34. Voir, par ex., Genrih Zinov'evič Ioffe, *Revoljucija i sud'ba Romanovyh* [La Révolution et le destin des Romanov], M. : Respublika, 1992.

35. Le grand classique hagiographique dans ce domaine, le livre d'Edvard Stanislavovič Radzinskij *Gospodi... spasi i usmiri Rossiju. Nikolaj II : žizn' i smert'* [Seigneur... Sauve et apaise la Russie. Nicolas II : vie et mort] (M. : 1993) connaît de nombreuses éditions avec un tirage très élevé. L'intérêt pour Nicolas II et la dynastie des Romanov est confirmée entre autre par le succès des publications sur ces sujets : d'après des évaluations, elles représenteraient environ un quart du tirage total des ouvrages de vulgarisation historique (8 millions et demi de volumes environ). Voir Vladimir Aleksandrovič Nevežin, Ol'ga Alekseevna Pruckova, *Izdanie istoričeskoj literatury : krizis ili stabilizacija ?* [La publication de livres d'histoire : crise ou stabilisation ?], in Bordjugov, éd., *Istoričeskie issledovanija v Rossii. Tendencii poslednyh let*, p. 27. Plus généralement, sur le retour des Romanov et leur usage, voir Aleksandr Jurevič Polunov, « Romanovy : meždu istoriej i ideologiej [Les Romanov entre histoire et idéologie] », *ibid.*

comme le montre, par exemple, toute la saga de la découverte des restes de la famille impériale à Ekaterinbourg, où on décide d'édifier une église consacrée aux martyrs impériaux sanctifiés, qui ne sera cependant réalisée qu'au début des années 2000 : gigantesque, en style pseudo-russe, elle est depuis devenue un véritable lieu de culte de la famille tsariste, sacralisant le nouveau lien entre le trône et l'autel.

La réappropriation de l'héritage tsariste de la part de la Russie postcommuniste atteint son apogée dans la seconde moitié de la décennie. C'est de cette époque que date, par exemple, l'ouverture de la cathédrale du Christ-Sauveur, mais aussi le rétablissement de l'un des ordres les plus importants de l'Empire, tel que celui de Saint André (1998), ou, encore, d'instituts tels que les écoles de cadets, destinées à connaître un véritable essor sous Putin, qui vise à en faire un véritable creuset non seulement de cadres militaires, mais aussi de fonctionnaires d'État formés aux valeurs du patriotisme. C'est également à cette époque qu'on réaménage le Kremlin dans un « style empire » réinventé, qu'on habille les gardes en un uniforme impérial de fantaisie et ainsi de suite. C'est aussi à cette époque qu'une frange d'idéologues proche du président commence d'ailleurs à caresser l'idée d'un retour à la monarchie, qui, dans la perte générale d'autorité des institutions aux yeux de la population (il n'y a que l'Église et l'armée qui en échappent !), semble pouvoir peut-être restituer aux Russes la confiance dans le pouvoir. La forte valeur symbolique qui est accordée à ce moment-là à la réappropriation de l'héritage tsariste est attestée par la cérémonie solennelle de la sépulture des restes du dernier tsar et de sa famille à Saint Pétersbourg en 1998 ; conduite par le patriarche en présence d'El'cin et des hauts représentants de l'État, elle est transmise en direct par la télévision des heures durant. C'est à cette occasion qu'El'cin fait acte de repentir public, en assumant la culpabilité au nom de la Russie entière pour la mort du tsar et de sa famille innocente³⁶.

Cette réappropriation s'inscrit dans la quête d'une « idée nationale » pouvant consolider la société, campagne qu'El'cin lance en 1996 face à l'approfondissement de la crise qui travaille le pays et à la nette perte de popularité des libéraux. Car, en effet, l'heure est au désenchantement. Face à la violence sociale de la politique économique des libéraux au pouvoir, les espoirs de 1991 se sont vite évanouis, pour laisser la place au sentiment amer d'avoir été trompé ; l'illusion que l'accès à l'Occident était pour demain, s'est évanouie³⁷. L'image d'Épinal de la Russie riche

36. Sur les vicissitudes des funérailles, auxquelles l'Église s'était initialement opposée, voir Elena Jurevna Zubkova, Aleksandr Ivanovič Kuprijanov, « Vozvraščenie k "russkoj idee" : krizis identičnosti i nacional'naja istorija [Le Retour à "l'idée russe" : crise d'identité et histoire nationale] », in Karl Ajmermaher, Gennadij Arkadevič Bordjugov, éds., *Nacional'nye istorii v sovetskom i postsovetskij gosudarstvah* [Les Histoires nationales dans les États soviétiques et postsoviétiques], M. : AIRO-XX, 1999, p. 306-307 en particulier.

37. Cette désillusion a été ponctuellement enregistrée par les enquêtes d'opinion : voir, par ex., Boris Vladimirovič Dubin, « Zapad, granica, osobyj put' : simbolika "drugogo" v političeskoj mifologii sovremennoj Rossii [L'Occident, la frontière, le chemin particulier : la symbolique de "l'autre" dans la Russie contemporaine] », *Monitoring obščestvennogo mnenija*, n° 6, 2000. Le désenchantement ne fait que s'approfondir tout au long des années 1990. Vers la fin de la décennie, l'époque d'El'cin est jugée de manière très négative par la très grande majorité de la population ; de plus, on observe une augmentation constante de ceux qui affirment qu'ils se seraient bien gardés de soutenir les changements entrepris par Gorbačev, s'ils avaient su où

et prospère d'avant la révolution s'effondre. Promesse d'un passé-futur radieux, devant les réalités du retour de la Russie au capitalisme perdu, elle perd tout son attrait : ils sont bien peu de gens à croire que l'on vivait mieux à l'époque ; bien peu aussi à croire que la Russie aurait, sans la révolution, pris le chemin de l'Occident³⁸. On voit apparaître la nostalgie pour l'époque soviétique, perçue comme une époque où l'on avait des certitudes et où les relations humaines (amitié, solidarité etc.) avaient une valeur, alors qu'on a l'impression de vivre dans un monde incompréhensible, fait de relations impersonnelles, dominées par l'argent³⁹. Dans cette situation, le groupe dirigeant eltsinien joue la carte du nationalisme pour essayer de freiner l'érosion constante de son soutien (aux élections pour le Douma, en 1993, le parti du premier ministre Gajdar, *Vybor Rossii* [Choix de la Russie], ne recueille que 15 % des voix, et en 1995 ne parviendra pas, avec 3,8 % des voix, à surmonter la barrière des 5 % pour entrer au parlement ; El'cin gagne de justesse les élections présidentielles de 1996 après une campagne violemment anticommuniste⁴⁰). L'« idée nationale » est alors censée restituer une boussole au pays : selon l'entourage présidentiel, elle doit permettre à la Russie de se constituer une nouvelle identité, fondée sur la pacification avec le passé et sur la réanimation de la puissance russe, encore que dans la variante de l'« Empire libéral » qu'a proposée A. Čubajs, l'auteur des privatisations⁴¹.

la perestroïka les mènerait (Jurij Aleksandrovič Levada, *Ot mnenij k ponimaniju* [De l'opinion à la compréhension], M. : Moskovskaja Škola Političeskikh Issledovanij, 2000, p. 160, 439, 451). Sur la déception, on peut voir également les témoignages recueillis par Svetlana Aleksievič, *Vremja sekond hend*, M. : Vremija, 2013 [tr. fr. *La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement*, Arles : Actes Sud, 2013]. Pour une analyse plus détaillée de ce processus de désenchantement, je me permets de renvoyer à mon article, Maria Ferretti, « Il sogno infranto : La Russia e l'Occidente agli inizi del nuovo millennio [Le rêve brisé : La Russie et l'Occident au début du nouveau millénaire] », *Parolechiave*, n° 31, 2004.

38. D'après une enquête d'opinion début 2000, seulement 5 % des interviewés croient que les simples gens vivaient bien avant la révolution (Mihail Olegovič Tul'skij, « Narod i svjatoj car' [Le peuple et le saint tsar] », *Nezavisimaja Gazeta*, 15.11.2000) ; d'après une enquête de 2002, par exemple, à la question « Que se serait-il passé si les bolcheviks n'avaient pas pris le pouvoir ? », seuls 22 % des interrogés croient que la Russie aurait suivi le chemin emprunté par l'Occident (« Press-vypusk N. 26. Rossjane ob oktjabr'skoj revolucii [Bulletin d'information. N. 26. Les Russes sur la révolution d'Octobre] », <http://www.levada.ru/2002/11/04/press-vypusk-26-rossijane-ob-oktyabrskoj-revoljutsii/>, consulté le 18.6.2016).

39. D'après les enquêtes d'opinion, cette nostalgie concerne surtout l'époque brejnévienne, perçue par la majorité des personnes interrogées comme la meilleure période du xx^e siècle, y compris la période d'avant la révolution (Levada, *Ot mnenij k ponimaniju*, p. 451). Voir aussi Jurij A. Levada, « “Čelovek nostalgickij” : realii i problemy [“L'homme nostalgique” : réalités et problèmes] », *Monitoring obščestvennogo mnenija*, n° 6, 2002.

40. Sur les élections de 1993, voir <http://www.politika.su/fs/gd1rezv.html> (consulté le 8.2.2016) ; Aleksandr Aleksandrovič Šaravin, éd., *Vybory v šestiju gosudarstvennuju Dumu : itogi i vyvody* [Les élections à la VI^e Douma d'État : bilan et conclusions], M. : Institut političeskogo i voennaja analiza, 1996, p. 5, 8-9, 18-19 ; sur les élections présidentielles, voir <http://www.vybory.ru/spravka/results/president.php3> ; Leonid Nikolaevič Dobrohotov, éd., *Ot El'cina k ... El'cinu: presidentskaja gonka-96* [D'El'cin à ... El'cin : la course présidentielle de 1996], M., Terra, 1997.

41. Georgij Aleksandrovič Satarov, éd., *Rossija v poiskah idei : analiz pečati* [La Russie en quête d'une idée : analyse de la presse], M. : Izd. Upravlenija delami Prezidenta RF, 1997. Georgij Satarov était membre du groupe de travail chargé d'élaborer « l'idée nationale ».

Dans la Russie des années 1990, cette opération ne semble pas toutefois avoir eu beaucoup de succès. Les données dont nous disposons pour mesurer l'emprise des nouvelles représentations du passé sur la population montrent qu'en dépit de la mobilisation des médias pour les diffuser, elles ont du mal à s'ancrer dans l'opinion. Les signes de ce malaise de la mémoire, de la disjonction entre mémoire publique et mémoire de la société, sont très nombreux. On peut voir un symptôme de cette disjonction dans le fait que la révolution d'Octobre, en dépit des anathèmes officiels, reste profondément enracinée dans la société. Ainsi, d'après un sondage d'opinion réalisé en 1997, à la veille du quatre-vingtième anniversaire de la révolution, 49 % des personnes interrogées la considèrent comme un événement positif dans l'histoire du pays, alors que 35 % sont de l'avis contraire⁴². De plus, environ un tiers des sondés déclarent qu'ils auraient collaboré avec les bolcheviks, alors que seulement 7 % affirment qu'ils les auraient combattus⁴³. Les enquêtes des années suivantes montrent même une croissance des « partisans » d'Octobre, qui se stabilise dès 2001 aux environs de 60 %, alors que les « adversaires » diminuent constamment : en 2011, ils sont environ 25 %. Il est aussi intéressant de remarquer qu'environ 60 % des personnes interrogées mettent en avant les raisons sociales de la révolution : la première cause qu'elles indiquent est la dure condition des travailleurs, la faiblesse du pouvoir venant loin derrière, en deuxième position⁴⁴. Le démontage de l'image de Lenin, qui se déploie avec force après la chute de l'U.R.S.S.⁴⁵, n'arrive pas non plus à obtenir des résultats appréciables : le leader bolchevik reste en effet assez populaire⁴⁶. La révolution de Février est en revanche

Faisaient partie de ce groupe ceux qui étaient considérés comme les meilleures têtes de l'entourage présidentiel. Il est superflu de préciser qu'ils se réunissaient dans les luxueuses datchas du gouvernement dans les alentours de Moscou. Sur la position d'Anatolij Čubajs, voir son intervention, « Vystuplenie v Sankt Peterburgskom gosudarstvennom inženerno-ekonomičeskom universitete "Missija Rossii". 25.09.2003 [Intervention à l'université d'économie et d'ingénierie de Saint Pétersbourg "Mission de la Russie"] », www.chubais.ru.

42. Jurij Aleksandrovič Levada, « Nevučennye uroki oktjabrja v zerkale obščestvennogo mnenija [Les Leçons mal apprises d'Octobre au miroir de l'opinion publique] », *Obščaja Gazeta*, n° 44, 1997.

43. « Analitičeskaja služba "VCIOM" [Le service analytique du VCIOM], *Obščestvennoe mnenie – 2003 : Ežegodnik* [Opinion publique, 2003 : annuaire], M. : VCIOM-a, 2003, p. 90. La très grande majorité des interrogés aurait cependant gardé une position d'attente, voire aurait émigré à l'étranger. Voir aussi « Okt'jabrskaja revoliucija [La révolution d'Octobre] », <http://www.levada.ru/2007/10/31/oktyabrskaya-revoljutsiya/>, consulté 18.6.2016.

44. « Okt'jabrskaja revoliucija : pričiny i posledstvija [La révolution d'Octobre : causes et conséquences] », <http://www.levada.ru/2011/11/02/oktyabrskaya-revoljutsiya-pričiny-i-posledstvija/>, consulté 30.6.2016.

45. L'un des textes le plus diffusé est celui de Dmitrij Antonovič Volkogonov, *Lenin : Političeskij portret* [Lenin : Portrait politique], 2 vol., M. : Novosti, 1994 ; pour une analyse, voir Nikita Igor'evič Dedkov, « "Kak ja dokumental'no vosstanovil" ili "Smeju utverždat" : O knige D.A. Volkogonova "Lenin" ["Comment j'ai reconstruit" ou "J'ose affirmer" : À propos du livre de D.A. Volkogonov "Lenin"] », in Bordjugov, ed., *Istoričeskije issledovanija v Rossii*.

46. Jurij Aleksandrovič Levada, *Iščem čeloveka : Sociologičeskije očerki, 2000-2005* [À la recherche de l'homme : Essais de sociologie, 2000-2005], M. : Novoe izdatel'stvo, 2006, p. 71, 194 et suiv.

absente et devient une sorte de lieu du silence. L'autocratie, quant à elle, n'arrive pas à susciter de grandes sympathies. En 1997, Nicolas II ne suscite que 17 % d'opinions favorables ; en 2001, en dépit de sa béatification, qui fut accompagnée par une œuvre de sensibilisation de l'Église misant sur son « martyr », ceux qui disent éprouver de la sympathie pour lui ne sont, d'après les sondages, que 12 %, et ceux qui le considèrent comme digne de respect sont 29 % (prioritairement les jeunes), nettement moins que Lenin (39 %)⁴⁷.

Si les révolutions de 1917 ont été rejetées par la mémoire publique de la Russie postcommuniste, la liberté de recherche et l'ouverture des archives ont permis en revanche aux historiens d'entreprendre un précieux travail de recherche. Bien que moins importants, du point de vue quantitatif, que les travaux portant sur le stalinisme, ces recherches, qui se sont nourries des importantes études sur la révolution menées depuis le dégel et interdits de publication ainsi que des travaux des historiens occidentaux sensibles à l'histoire sociale et ne se reconnaissant pas dans le paradigme totalitaire, ont permis de commencer à combler des lacunes spécialement graves pour essayer de penser 1917⁴⁸. Si les années 1990 ont vu donc paraître des ouvrages auparavant prohibés, voir mutilés, ainsi que de nombreuses traductions et interventions des historiens occidentaux de différentes écoles, les nouvelles recherches entamées avec la libéralisation gorbatchévienne, puis l'ouverture des archives, ont commencé à donner leurs fruits à la fin de la décennie et dans les années 2000 ; elles ont, si besoin était, fait sauter tous les schémas d'interprétation habituels. Dans ce développement des études sur la révolution, il faut rappeler le rôle joué par Leopold Haimson, qui, dès qu'il en a eu la possibilité, a réuni, infatigable et généreux, un séminaire qui s'est révélé un creuset de formation pour les jeunes historiens de Leningrad, et il a largement contribué, avec son dévouement habituel, à la création de l'université européenne de Pétersbourg, l'un des plus importants foyers de recherche historique innovatrice, vivant aujourd'hui sous la menace d'être qualifiée « agent de l'étranger »⁴⁹. Je me limiterai ici à mentionner

47. Levada, « Nevučennye uroki... » ; « Press-vypusk. 17 maja 2001 goda [Bulletin de presse : 17 mai 2001] », <http://www.levada.ru/press/2001051700.html> ; Aleksej Georgevič Levinson, « Vlast' među uvaženiem i bezrazličiem [Le Pouvoir entre respect et indifférence] », *Izvestija*, 16.5.2001. Malgré l'engagement de l'Église, d'après les sondages, seulement 20 % environ des interrogés approuvaient la béatification du dernier tsar ; parmi les opinions contraires, nombreux étaient ceux qui insisterent sur ses responsabilités dans les tragédies de la Russie au xx^e siècle. Voir Mihail Olegovič Tul'skij, « Reakcija naselenija RF na kanonizaciju Nikolaja II [La réaction de la population de la Fédération russe au sujet de la canonisation de Nicolas II] », *Nezavisimaja Gazeta*, 27.9.2000 ; voir aussi id., « Narod i svjatoj car' ».

48. Sur ce point, voir le très joli texte en partie autobiographique de Boris Ivanovič Kolonickij, « On Studying the 1917 Revolution », *Kritika. Explorations in Russian and Eurasian History*, 4, 2015 ; id., « Russian Historiography of the 1917 Revolution. New Challenges Old Paradigms ? », *History and Memory*, 2, 2009.

49. Černjaev et al., éds., *Anatomija revoljucii : 1917 god v Rossii. Massy, partii, vlast'* ; Sergej Ivanovič Potolov, et al., éds., *Rabočie i intelligencija Rossii v epohu reform i revoljucij : 1861-fevral' 1917* [Les ouvriers et l'intelligentsia de la Russie à l'époque des réformes et révolutions, 1861-février 1917], SPb. : Blic, 1997 ; Boris Ivanovič Kolonickij, William G. Rosenberg, « Pamjati Leopolda Haimsona (1027-2010) [En hommage à Leopold Haimson] », *Ab Imperio*, 4, 2010.

quelques-unes des nouvelles directions de recherche et les perspectives qu'elles ouvrent⁵⁰. Il y a eu d'abord un énorme travail de publication de sources. Résultats du travail d'équipe mené pendant des années selon les bonnes vieilles règles du savoir académique, des séries assez détaillées de documents des partis politiques depuis le début du siècle ont été éditées par l'un des plus importants éditeurs dans le domaine historique, Rosspen ; elles permettent de reconstituer l'action et la stratégie des divers acteurs politiques, à partir des mencheviks et des socialistes révolutionnaires jusqu'aux cadets et « octobristes ». Les procès-verbaux du comité de Petrograd du parti bolchevik, qui décida du sort d'Octobre, sont également précieux pour saisir la formation du processus décisionnel et pour voir également les conflits internes qui l'ont marqué⁵¹. Des travaux novateurs ont commencé à questionner cette *terra incognita* qu'est le social, la « chair » de la révolution. Ils ont restitué la révolution par en bas, en mettant en lumière la spontanéité du mouvement révolutionnaire et ses dynamiques internes, ce qui permet de mettre au jour les processus de négociations entre les acteurs sociaux et les acteurs politiques ainsi que de relativiser le poids des idéologies, en faisant ressortir le poids des mentalités et des imaginaires. La révolution paysanne, effacée par l'histoire officielle soviétique, s'est imposée à l'attention : le travail pionnier d'Igor' Narskij sur l'Oural, par exemple, fouille le quotidien de la révolution, puis de la guerre civile, pour déceler les stratégies de survie de la population, ses négociations avec les différents pouvoirs et les interactions multiples entre le social et le politique⁵². La culture politique des acteurs de la révolution, les « masses », est en revanche au centre, par exemple, de l'étude de Boris Kolonickij sur les symboles du pouvoir et le pouvoir des symboles en 1917, qui interroge le langage de la révolution et met au jour son évolution au cours de l'année, ce qui amène à mettre en question l'opposition entre Février et Octobre et à cerner les moments de continuité⁵³. La mentalité et la psychologie du peuple en révolution – ouvriers, paysans, petit peuple – ont été enquêtées par Sergej

50. Pour un panorama exhaustif, voir Eduard Acton, Vladimir Ju. Černjaev, William G. Rosenberg, eds., *Kritičeskij slovar' russkoj revoljucii : 1914-1922* [Dictionnaire critique de la révolution russe : 1914-1922], SPb. : Nester-Istorija, 2014 (il s'agit de la nouvelle édition mise à jour de id. *Critical Companion to the Russian Revolution : 1914-1921*, London – Sydney – Auckland : Arnold, 2001).

51. Vladimir Jurevič Černjaev et al., eds., *Petersburgskij komitet RSDRP (b) v 1917 godu : Protokoly i materialy zasedanij* [Le comité de Saint Pétersbourg du RSDRP (b) en 1917 : Protocoles et matériaux des séances], SPb. : Bel'veder, 2003.

52. Igor' Vladimirovič Narskij, *Žizn' v katastrofe : Budni naselenija Urala v 1917-1922 gg.* [La vie dans la catastrophe : Le quotidien de la population de l'Oural en 1917-1922], M. : Rosspen, 2001.

53. Boris Ivanovič Kolonickij, *Simvolj vlasti i bor'ba za vlast' : K izučeniju političeskoj kul'tury rossijskoj revoljucii 1917 goda* [Les Symboles du pouvoir et la lutte pour le pouvoir : Pour une étude de la culture politique de la révolution russe de 1917], SPb. : Dmitrij Bulanin, 2001. B.Kolonickij revient sur ce sujet en l'approfondissant à propos du culte de Kerenskij dans son récent « *Tovarišč Kerenskij* » : *antimonarhičeskaja revoljucija i formirovanie kul'ta « voždja naroda »*. *Mart – ijun' 1917* [Le « camarade Kerenskij » : la révolution antimonarchique et la formation du culte du « guide du peuple »]. Mars-juin 1917], M. : NLO, 2017.

Jarov, disparu prématurément en 2015⁵⁴. Un peu plus tard, dans les années 2000, un nouvel intérêt pour le mouvement socialiste, avec ses différentes composantes, s'est aussi esquissé ; dans les dernières années, un séminaire consacré à ces sujets a été organisé auprès de *Memorial*, à l'initiative de Konstantin Morozov, spécialiste des socialistes révolutionnaires⁵⁵.

Publiées avec des tirages limités, ces recherches sont restées confinées dans les milieux des spécialistes et n'ont pas influencé le débat public. On peut observer une disjonction, qui n'est d'ailleurs pas propre à la Russie !, entre le discours savant et la mémoire qu'on peut appeler ici publique, à savoir ce sens commun du passé qui se constitue dans une société à un moment donné sous la pression de différents facteurs (usage public du passé de la part de l'État et des groupes politiques, ayant pour but une invention d'un passé à leur convenance, processus identitaires etc.). Étant donné la tendance des dernières années à rétablir une nouvelle histoire officielle et la prise en main des institutions académiques, on peut seulement espérer que ce travail de recherche, malgré les difficultés qu'il rencontre, pourra continuer.

L'apologie de la Grande Russie : la révolution comme épreuve

La restauration de l'image d'Épinal de la Russie impériale, avec tout ce que cela implique, ne peut pas cependant s'accomplir sous El'cin, qui se réclame des valeurs libérales et occidentales. Les incertitudes de la politique monumentale en sont un témoignage. Même Stolypin, qui joue un rôle clé dans la métamorphose de la représentation de la Russie libérale d'avant la révolution, n'aura son monument qu'en 1999, et seulement à Saratov, ville dont il fut gouverneur. À Moscou il devra attendre 2012 pour avoir sa statue, devant le siège du gouvernement, à l'initiative de Putin⁵⁶. Malgré les efforts déployés, la mémoire publique

54. Sergej Viktorovič Jarov, *Proletarij kak politik : Političeskaja psihologija rabočih Petrograda v 1917-1923 gg.* [Le prolétaire en tant qu'homme politique : La psychologie politique des ouvriers de Petrograd en 1917-1923], SPb. : Dmitrij Bulanin, 1999 ; id. *Gorožanin kak politik : Revoljucija, voennyj kommunizm i NEP glazami petrogradcev* [Le citadin en tant qu'homme politique : La révolution, le communisme de guerre et la NEP vu par les Pétrogradois], SPb. : Dmitrij Bulanin, 1999 ; id., *Krest'janin kak politik. Krest'janstvo severo-zapada Rossii v 1918-19 gg. : političeskoe myšlenie i massovyj protest* [Le paysan en tant qu'homme politique. La paysannerie de la Russie nord-occidentale en 1918-1919 : pensée politique et protestation de masse], SPb. : Dmitrij Bulanin, 1999.

55. Voir, par ex., Sergej Aleksandrovič Krasil'nikov, Konstantin Nikolaevič Morozov, I.V. Čibikin, éds., *Sudebnyj process nad socialistami-revoljucionerami (i jun'-avgust 1922 g.)* [Le procès des socialistes révolutionnaires (juin-août 1922)], M. : Rosspen, 2002 ; K.N. Morozov, *Sudebnyj process socialistov-revoljucionerov i tjuremnoe protivostojanie (1922-1922) : etika i taktika protivoborstva* [Le procès des socialistes révolutionnaires et la lutte des prisonniers (1922-1926) : éthique et tactique de l'opposition], M. : Rosspen, 2005.

56. Stolypin est devenu l'objet d'un véritable culte : sous la présidence de l'ancien ministre de la Culture, Pavel Anatol'evič Požigajlo, une fondation pour l'étude de son héritage a été créée, mais son travail apparaît pour l'instant assez douteux du point de vue scientifique (Ol'ga Jurevna Golečkova, « Fenomen vlasti : novye problemy i podhody [Le phénomène du pouvoir : nouveaux problèmes et approches] », in Gennadij Arkadevič Bordjugov, éd., *Meždu kanunami : Istoričeskije issledovanija v Rossii za poslednie 25 let* [Entre les veilles : Les recherches

des années El'cin n'arrive pas, comme on l'a dit, à devenir une mémoire partagée par la société, du moins en partie à cause de son incohérence interne. L'image du passé-futur radieux s'étant effondrée devant les réalités de l'arrivée du marché, elle perd son attrait : elle n'est plus une promesse et elle n'est pas non plus consolatrice. De plus, l'expulsion hors du passé de toute la période soviétique, présentée comme une suite d'horreurs à oublier en tournant la page (ce qui sert d'ailleurs à justifier la dissolution de l'U.R.S.S., très mal acceptée par la population⁵⁷), prive les gens de cadres pour pouvoir penser leur propre histoire. Par la manière dont elle est menée, la récupération, en 1995, de la mémoire de la guerre, la seule à être vraiment partagée dans la société, n'arrive que très partiellement à changer la situation, car elle est, elle aussi, une mémoire désorientée : en effet, on ranime tout simplement le culte de la victoire tel qu'il s'était constitué à l'époque brejnévienne, mais, en mettant sur le même plan les deux régimes « totalitaires », on la prive de sens, alors que l'autre mémoire de la guerre, dont *Vie et destin* est peut-être le monument le plus important, est de fait marginalisée⁵⁸. Le remplacement imposé de l'hymne soviétique par un hymne russe glorifiant l'autocratie contribue à cette désorientation de la mémoire : on fête le 50^e anniversaire de la victoire d'un pays qui n'est plus, avec un drapeau et une musique qui ne sont pas de l'époque. De ce point de vue, le fait que Putin, héritier désigné par El'cin, ait restauré l'hymne soviétique dès son arrivée au pouvoir (2000) bien qu'avec des paroles partiellement renouvelées par leur auteur relève moins de la volonté de réhabiliter le communisme que d'opérer cette « pacification des mémoires » qui était à la base de la quête d'une « idée nationale » entamée par El'cin. Autrement dit, il s'agit de donner au pays une identité dans laquelle la population puisse se reconnaître, en y inscrivant son propre vécu⁵⁹, ainsi qu'une identité qui soit en syntonie avec le projet de restituer à la Russie, humiliée dans les années 1990 par

historique en Russie dans les 25 dernières années, M. : AIRO-XXI, 2013. On peut voir également le site de la fondation : <http://www.stolypin.ru>.

57. D'après les données d'une enquête menée en 2001, par ex., 60 % des interrogés parlent avec nostalgie de l'Union Soviétique et 74 % déclarent clairement en regretter la dissolution, mais seulement 30 % se disent favorables à sa reconstitution sous une forme nouvelle (Vladimir Aleksandrovič Kolosov, éd., *Mir glazami Rossijan : mify i vnešnjaia politika* [Le monde à travers le regard des Russes : mythes et politique extérieure], M. : FOM, 2003, p. 74). Ces données sont confirmées par toutes les enquêtes que j'ai vues. Ce qui montre que, lorsque Putin a affirmé en 2005 que la dissolution de l'Urss avait été une tragédie pour le pays, il exprimait ce que pensait une majorité de la population (<https://regnum.ru/news/polit/444083.html>). Dans les dernières années, Putin a souvent répété sa position.

58. Sur la mémoire de la guerre, je me permets de renvoyer à mon article, Maria Ferretti, « La Russie et la guerre : la mémoire brisée », in Korine Amacher, Wladimir Berelowitch, éd., *Le passé qui encombre : histoire et mémoire dans l'espace postsoviétique*, Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant, 2014.

59. C'est la raison du succès de la décision, soutenue par une majorité de la population : d'après une enquête d'opinion menée la veille, en novembre 2000, 46 % avaient déclaré préférer l'ancien hymne soviétique au nouveau introduit par El'cin (11 %) (« Gossimvolika: flagi, gerby, gimny... [Les symboles d'État : drapeaux, blasons, hymnes] », www.levada.ru, 1.12.2000).

la perte de son statut de grande puissance, ressentie de manière douloureuse par une bonne partie de la population⁶⁰, un rôle sur l'échiquier international.

C'est dans ce contexte que s'inscrit l'attention que Putin porte, dès son premier mandat, à l'idéologie et, plus particulièrement, à l'enseignement de l'histoire, dont le but est, à son avis, de développer chez les jeunes un sentiment d'orgueil pour leur pays et les éduquer ainsi aux valeurs du « patriotisme », euphémisme qui indiquait déjà aux temps de l'U.R.S.S. le nationalisme⁶¹. Cette idée est à l'origine de la prise en main des manuels scolaires, obligés de se conformer aux indications du ministère, qui visent non pas la forme, mais le contenu du texte. Si l'on a renoncé initialement à imposer un manuel unique, une commission est à l'œuvre pour mettre au point une conception normative qui fournirait l'interprétation officielle de l'histoire du pays et que les manuels devront respecter (elle était prévue pour la fin 2016, mais pour l'instant il semblerait qu'elle ait été repoussée à une date encore inconnue⁶²) ; composées d'académiciens, elle travaille sous le contrôle direct de l'Administration présidentielle. Cette intervention sur les manuels, accompagnée par une prolifique production de matériaux à l'usage des enseignants, a provoqué une forte uniformisation des textes, en compétition pour fournir une image positive du passé, y compris de la toute récente période poutinienne, censée donner une injection d'optimisme⁶³. Le résultat en est une relecture de l'histoire russe qui célèbre, en l'intégrant dans une narration cohérente, le passé tsariste et l'expérience soviétique, la « décommunisant », au nom de la grandeur nationale. D'ailleurs, c'est Putin qui abolit, en 2004, la fête de la révolution d'Octobre rebaptisée sous El'cin, on l'a dit, « journée de la concorde et de la pacification » ; elle est remplacée par une nouvelle fête nationale, qui célèbre, le 4 novembre, la libération de Moscou des Polonais en 1612. Le fil conducteur de cette réinterprétation de l'histoire nationale est l'exaltation de la Grande Russie (*Velikaja Rossija*) à travers les siècles, y compris le malheureux xx^e : la métamorphose de l'image de la Russie prérévolutionnaire, débarrassée désormais de toute composante libérale, s'achève ainsi sur l'apologie de la Russie autocratique. Dans cette représentation du passé, il n'y a

60. Sur la manière dont la Russie a vécu sa marginalisation sur l'échiquier international et son ressentiment envers l'Occident, voir Kolosov, éd., *Mir glazami Rossijan...*

61. Boris Dolgin, Vitalij Lejbin, "Gordost' vmesto pravdy: Istoričeskaja i ideologičeskaja programma vlasti [La fierté à la place de la vérité : Le programme historique et idéologique du pouvoir]", *Polit.ru*, 23.11.203 (<http://polit.ru/article/2003/11/28/gordost> (consulté le 6.6.2016); Ol'ga Zaharova, « Učebnik istorii : Pravitel'stvo v kačestve cenzora? [Les manuels d'histoire : Le gouvernement en guise de censeur ?] », *Licejskoe i gimnazičeskoe obrazovanie*, 3, 2004, in <http://www.lgo.ru/panorama3-04.htm> ; Nikita Igor'evič Dedkov, « Problema učebnika istorii [Le problème du manuel d'histoire] », in Bordjugov, éd., *Istoričeskije issledovanija v Rossii - II*. Sur le nationalisme russe à l'heure de Putin, voir Marlène Laruelle, *Le nouveau nationalisme russe : des repères pour comprendre*, P. : L'Éuvre, 2010.

62. Voir les déclarations du ministre de l'Éducation nationale en août 2016 : « O edinom učebnike istorii možno zabyt' [On peut oublier le manuel unique d'histoire] », <http://www.nakanune.ru/news/2016/8/21/22444938> (consulté 20.1.2017).

63. Tat'jana Aleksandrovna Filippova, « Kurs na "pozitivnuju identičnost'" : O novejšej učebnoj literature po istorii [Le cours vers l'identité positive : La littérature la plus récente sur l'histoire] », in Bordjugov éd., *Meždu kanunami*.

évidemment pas de place pour les révolutions de 1917, qui deviennent le résultat d'un « complot » ourdi par les ennemis du pays, l'Occident en premier. Cette relecture se fonde en effet sur le rejet du modèle occidental et sur la revendication de la « voie particulière » (*osobyj put'*) de la Russie dans l'histoire des civilisations, ce qui depuis la nuit de temps l'a opposée à l'Occident. Si le sujet du « chemin particulier » a une longue tradition dans la culture russe – il suffit d'évoquer les discussions entre occidentalistes et slavophiles au XIX^e siècle –, son retour en force dans les débats plus récents date du milieu des années 1990 et c'est aussi le signe de la déception vis-à-vis de l'Occident, après l'engouement qui avait caractérisé la *perestroïka*, puis les premiers pas de la Russie postcommuniste. À partir, en effet, du milieu des années 1990, la conviction que la Russie a son propre chemin à suivre, s'impose dans l'opinion, pour devenir tout à fait dominante après 2000⁶⁴ : c'est de cette idée que naît le rejet de l'Occident et de ses valeurs, auquel on assiste depuis.

Cette nouvelle interprétation du passé, axée sur l'apologie de la Russie tsariste, est clairement formulée déjà en 2003 par l'*Histoire de la Russie de l'antiquité au début du XX^e siècle*, le manuel pour les établissements d'instruction supérieure édité par l'une des plus importantes institutions scientifique du pays, l'Institut d'Histoire de la Russie de l'Académie des Sciences⁶⁵. Le texte, écrit par différents auteurs sous la direction d'Andrej Saharov, qui était alors le directeur de l'Institut et était connu pour ses positions nationalistes, a été depuis adapté pour les écoles et réimprimé à maintes reprises. Cet ouvrage est d'autant plus important, qu'il a fourni à mon avis le fondement de l'idéologie poutinienne. Il s'était fixé en effet pour but d'exalter la spécificité du chemin historique de la Russie par rapport à l'Occident. L'histoire russe, d'après ce texte, serait le résultat d'un processus d'autoréalisation de l'esprit national, marqué par des « principes spirituels » particuliers, aux traits flous, il est vrai, mais dont on souligne le caractère unique et autochtone. Si l'on n'explicite pas la revendication d'une supériorité à l'égard de l'Occident, l'insistance sur la spiritualité (*duhovnost'*), caractère qui détermine la spécificité de la Russie, renvoie de manière transparente au vieux *topos* selon lequel la Sainte Russie aurait gardé la pureté de la vraie foi chrétienne, alors que l'Occident se corrompait, cédant à la séduction du matérialisme, ce qui fondait sa prétention d'une mission particulière pour sauver la chrétienté et, par-là, le monde entier : le mythe de « Moscou, troisième Rome » est la figure la plus connue de cette vision et il est resté bien présent, dans ses différentes hypostases, dans la culture russe y compris à l'époque sovié-

64. Dubin, « Zapad, granica, osobyj put'... », p. 29; Vladimir Valentinovič Lapkin, Vladimir Igor'evič Pantin, « Obrazy zapada v soznanii postsovetskogo čeloveka [La représentation de l'Occident dans la conscience de l'homme postsoviétique] », in *Zapad i zapadnye cennosti v rossijskom obščestvennom soznanii : Sbornik statej* [L'Occident et les valeurs occidentales dans la conscience des Russes, recueil d'articles], M. : IMEMO RAN, 2002, p. 49-52 ; id., « Zapad v rossijskom obščestvennom mnenii : do i posle 11 sentjabrja 2001 g. [L'Occident dans l'opinion publique russe avant et après le 11 septembre 2001] », *ibid.*, p. 82.

65. Institut Rossijskoj Istorii RAN, *Istorija Rossii : S drevnejših vremen do načala XXI veka*. Pod redakciej člen-kora. RAN A.N. Saharova [Histoire de la Russie : Depuis les temps anciens jusqu'au début du XXI^e siècle. Sous la direction du membre correspondant Andrej Nikolaevič Saharov], 2 vol., M. : Ast Astrel Ermak, 2003.

tique⁶⁶. Pour défendre les vrais principes spirituels dont elle était l'incarnation, la Russie avait résisté valeureusement au cours des siècles à l'assaut des ennemis qui voulaient la détruire aussi bien de l'Orient (la Horde d'or) que de l'Occident (les chevaliers teutoniques, les Polonais, les Français de Napoléon etc.). Si elle avait pu repousser tous les ennemis, c'était certes grâce à l'héroïsme, à l'abnégation et à l'esprit de sacrifice du peuple russe, mais surtout grâce à la poigne de fer de l'État fort, l'autocratie, qui se justifiait, aussi bien que le servage, par les impératifs de la militarisation rendue nécessaire par la présence des ennemis : seule l'autocratie était en mesure de sauver et protéger la Sainte Russie des infidèles. Tout apport de l'Occident, tout emprunt, est en revanche minimisé. Non seulement le manuel présente comme une vérité la thèse, née à l'époque du nationalisme romantique du XIX^e, selon laquelle les Varègues, dont on admet l'importance dans la naissance de l'État russe, étaient des tribus *slaves* et non pas scandinaves, ce qui soulève beaucoup de doutes chez les spécialistes⁶⁷. Mais même Pierre le Grand, passé à l'histoire comme le souverain qui a occidentalisé le pays, est partiellement « russifié ». S'il est vrai qu'il admirait l'Occident et qu'il en emprunta des innovations techniques, c'est aussi vrai, d'après le livre, qu'il ne fit que poursuivre l'œuvre de ses prédécesseurs, en menant à bien tant la construction du pouvoir absolu de l'autocratie que la création de la puissance impériale, la *Velikaja Rossija*. La rupture qu'il opéra pour mettre la Russie sur le chemin de l'Occident est relativisée, voire critiquée sous certains aspects⁶⁸. Plus généralement, l'ouvrage célèbre le rôle joué, dans l'histoire russe, par l'autocratie et par l'Église orthodoxe, dont la contribution est jugée essentielle pour la construction et la conservation de l'État. C'est l'autocratie qui, en défendant le pays contre tous les ennemis d'Orient et d'Occident, aurait permis cette autoréalisation de l'esprit national dont la Grande Russie est l'incarnation ; l'Église orthodoxe, quant à elle, aurait sauvegardé la pureté spirituelle du christianisme des origines, alors qu'il se corrompait en Occident⁶⁹. Depuis la fin de l'U.R.S.S., la découverte et la mise en valeur du rôle de l'Église dans l'histoire russe constituent d'ailleurs un sujet assez présent aussi bien dans la production historique que dans les manuels de vulgarisation⁷⁰.

66. Pour la transposition du mythe à l'époque soviétique, voir Alexis Berelowitch, « Des slavophiles aux russophiles », *Revue d'études slaves*, 2, 1981.

67. Institut Rossijskoj Istorii RAN, *Istorija Rossii. S drevnejših vremen...*, I vol., *S drevnejših vremen do konca XVIII veka* [Depuis les temps anciens à la fin du XVIII^e siècle], M. : Ast Astrel Ermak, 2003 p. 47-55.

68. *Ibidem*, p. XI, 623-627 en particulier. Sur la « russitude » de Pierre le Grand, sur sa nature profondément moscovite, voir aussi un texte précédent d'Andrej Nikolaevič Saharov, « Dinastija Romanovyh [La dynastie des Romanov] », *Svobodnaja Mysl'*, 7, 1997, p. 124. Ce sujet a été récemment repris, sous une forme encore plus radicale, par le ministre de la Culture Vladimir Medinskij, qui a publié toute une série de livres grand public pour diffuser sa vision de l'histoire.

69. Pour la conception générale de l'ouvrage, on peut voir, en particulier, la préface de Saharov et le premier volume, *Depuis les temps anciens jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*.

70. Sergej Georgevič Antonenko, « Konfessional'naja sostavljajušaja istoričeskogo diskursa v sovremennoj Rossii [La composante confessionnelle dans le discours historiographique de la

L'ouvrage est donc un hymne à l'autocratie et à sa base sociale, l'aristocratie, qualifiée de « gloire de la nation ». Pour le sujet qui nous intéresse ici, il convient de nous arrêter sur le ^{xix}^e siècle et la période prérévolutionnaire. Écrit par un historien de profonde conviction monarchiste, Aleksandr Bohanov, il contient tous les éléments de l'apologie du tsarisme⁷¹. Pour Bohanov, l'autocratie est le système le plus le plus approprié pour gouverner le peuple russe, dont on loue la patience : il est en effet composé d'humbles paysans, vivant dans la crainte de Dieu, fidèles à l'Église et surtout animés par un sentiment d'amour filial envers le tsar, leur « petit père ». À cette idéalisation de la paysannerie (les désordres paysans qui se suivirent tout au long du ^{xix}^e ne sont pas évoqués) correspond l'idéalisation de l'autocratie. Dépositaires des vertus anciennes (honneur, esprit chevaleresque, amour pour la patrie et pour le peuple), très pieux, les tsars apparaissent entièrement voués à servir la *Rus'* éternelle ; objets d'une investiture divine, ils sont les seuls à pouvoir réaliser la mission qui leur est confiée, ce qui justifie leur pouvoir absolu. La Russie du ^{xix}^e est présentée comme un pays patriarcal où règnent l'ordre et l'harmonie sociale, où, au lieu de suivre les chimères de la modernité occidentale, liberté et égalité, on vit dans le respect des principes sacrés dans lesquels s'incarne la spiritualité russe : autocratie, orthodoxie et esprit populaire national (*narodnost'*). C'est dans la trahison de ces principes, que le ministre de l'éducation de Nicolas I, le comte Sergej Uvarov avait formulé, par l'intelligentsia, ces « esclaves intellectuels de doctrines étrangères » l'origine de la tragédie de la Russie : le souverain idéal est pour Bohanov, ainsi que semble-t-il pour Putin, Nicolas I. Toujours selon Bohanov, le pays est, à la fin du siècle, en plein essor économique, sans qu'il y ait la moindre trace des conflits sociaux dans les villes ou des émeutes paysannes endémiques ; il n'a même pas trace des grandes famines des années 1890⁷². Dans ce cadre idyllique, s'il y a des désordres, cela ne peut venir que de groupuscules de subversifs, tout à fait minoritaires, qui les fomentent. Qu'est-ce qu'explique alors la décadence qui frappe le pays après qu'il avait atteint, avec la victoire sur Napoléon, un sommet de puissance et de splendeur ? La réponse est aussi simple qu'étonnante : l'Occident, l'ennemi éternel, qui, craignant la puissance de la Russie, ourdit toutes

Russie d'aujourd'hui] », in Bordjugov, éd., *Istoričeskie issledovanija v Rossii – II*.

71. Institut Rossijskoj Istorii RAN, *Istorija Rossii*, première et deuxième parties en particulier.

72. L'idée que fin ^{xix}^e-début ^{xx}^e, la Russie n'était pas du tout un pays arriéré, mais qu'en revanche elle comptait parmi les plus importantes puissances industrielles, est devenue un *topos* du discours ; cet argument est d'ailleurs utilisé pour expliquer l'intérêt des autres puissances occidentales (l'Allemagne, mais aussi l'Angleterre) pour l'affaiblir, en provoquant sa défaite dans la guerre russo-japonaise et dans la grande guerre : voir, par exemple, la préface d'Aleksandr Danilov au livre du maître pour les enseignants d'histoire où on explique comment il faut interpréter cette période de l'histoire (Aleksandr Anatol'evič Danilov et al., éd., *Istorija Rossii : 1900-1945*, [Histoire de la Russie, 1900-1945], M. : Prosvešenie, 2009). Ce texte aurait été préparé sous les auspices du Kremlin, pour répondre à la demande de plus de « patriotisme » dans l'enseignement de l'histoire (Vasilij Elinarhovič Molodjakov, « Istoričeskaja politika i politika pamjati [Politique de l'histoire et politique de la mémoire] », in Bordjugov, éd., *Meždu kanunami*, p. 927).

sortes de complots pour la détruire⁷³. L'Occident est en effet responsable de tout, que ce soient des défaites militaires ou diplomatiques (de la guerre de Crimée à la guerre russo-japonaise), des mouvements d'indépendance qui secouent l'Empire, et notamment les insurrections polonaises (véritable fantôme qui hante le Kremlin depuis surtout la « révolution orange » en Ukraine), jusqu'à la mauvaise réputation internationale de la Russie, « prison des peuples et gendarme de l'Europe ». La Russie, quant à elle, est toujours sa victime innocente – un sujet, celui-ci, destiné à exploser dans ces dernières années, surtout après l'annexion de la Crimée et les sanctions imposées par les pays occidentaux. De plus, l'Occident menace le pays aussi de l'intérieur. Cet « occident intérieur » est en fait encore plus dangereux que les puissances occidentales : ce sont ces intellectuels et hommes de culture qui, méprisant les valeurs traditionnelles de la Russie, dont l'autocratie et l'orthodoxie sont l'incarnation, cèdent au charme discret de la modernité, avec ses valeurs de liberté civique et politique. Ce sont eux, *longa manus* du perfide Occident, qui éveillent le mécontentement à l'intérieur du pays, en incitant à la protestation par la diffusion des idées de liberté et de justice sociale. Ennemi externe et ennemi interne se rejoignent. Cinquième colonne de l'Occident, l'intelligentsia occidentaliste et le libéralisme sont, aussi bien que les socialistes de toutes sortes, les vrais ennemis de la Russie, car ils ont trahi ses principes spirituels pour adopter les valeurs matérialistes venues de l'extérieur. Les libéraux, qui, avec leurs exigences de libertés civiles et politiques, Parlement et Constitution, ont affaibli l'autocratie, sont donc responsables, autant que les révolutionnaires, des catastrophes qui se sont abattues sur le pays au ^{xx}e siècle par suite de la chute de la monarchie. L'autocratie, quant à elle, est absolument innocente : il est étonnant de voir jusqu'à quel point Bohanov présente comme vérité historique le discours officiel de l'époque. Même le « dimanche sanglant » n'est qu'une provocation d'extrémistes qui avaient besoin de sang pour leurs louches plans subversifs : c'est ainsi qu'il liquide en peu de pages la révolution de 1905. Le vrai héros de Bohanov est naturellement Stolypin ; il ne cache pas non plus ses sympathies pour les organisations de l'extrême droite, les Centuries noires, louées par leur fidélité aux mots d'ordre « dieu, tsar, patrie » et dont il passe pudiquement sous silence le virulent antisémitisme ainsi que les pogroms déchaînés contre les Juifs – d'ailleurs Bohanov ne se gêne pas, dans le chapitre consacré à la culture, pour dédier un sous-chapitre entier (comme à Tolstoj et Dostoevskij réunis !) à Jean de Kronstadt, prêcheur infatigable contre

73. Le manuel ne fait que reprendre, ici, l'idée ancienne, qui était très répandue dans la mouvance nationaliste au cours des années 1990, du complot de l'Occident : sur sa diffusion voir, par ex., Zubkova, Kuprijanov, « Vozvraščenie k "russkoj idee"... », p. 310-313. Le manuel édité en 2005 par l'université de Moscou n'hésite pas à aller plus loin et à miser explicitement sur le complot juif, en ranimant les thèses des Protocoles des Sages de Sion (Aleksandr Sergeevič Barsenkov, Aleksandr Ivanovič Vdovin, *Istorija Rossii, 1917-2004. Učebnoe posobie* [Histoire de la Russie, 1917-2004. Manuel] M. : Aspekt Press, 2005). Après discussion, le texte a été en fin de compte privé du visa ministériel recommandant les manuels (Filippova, « Kurs na "pozitivnuju identičnost'"..., p. 948-950).

toutes les subversions et connu par ses positions violemment antisémites⁷⁴. Quant à Nicolas II, si l'on peut lui reprocher une faute, c'est uniquement de s'être laissé effrayer par les libéraux et n'avoir pas osé réprimer toutes les subversions avec la dureté nécessaire. Si l'histoire de la Russie d'avant la révolution a donc des leçons à donner à la Russie postcommuniste, c'est que le parlementarisme est nuisible pour le pays, qui, en vertu de la particularité de son chemin historique, a besoin d'être gouverné autrement, par le pouvoir autoritaire d'un homme fort, prêt à écraser les « agents étrangers » : le volume s'achève d'ailleurs par l'exaltation de Putin, venu enfin rétablir l'ordre et la grandeur de la Russie⁷⁵.

Dans cette construction, c'est la révolution de Février qui, avant Octobre, apparaît comme une terrible tragédie : elle contient déjà en germe toutes les catastrophes successives, elle est responsable de toutes les victimes que la cruelle « expérimentation bolchevique » aurait provoquées. La fin de la monarchie, c'est la mort de la Russie, car l'autocratie, comme on l'a dit, incarnait son « esprit » (*duhovnost*). La cause de cette catastrophe est à rechercher, pour Bohanov, dans « les rêves insensés » de ceux qui, profitant du mécontentement des plèbes urbaines agitées par les démagogues extrémistes, demandaient pendant la guerre un gouvernement de confiance nationale limitant le pouvoir du tsar : c'est avant tout la « trahison » des libéraux et de la Douma, qui auraient abandonné le tsar l'obligeant à abdiquer, alors que le bon peuple russe lui témoignait son amour et que la guerre était loin d'être perdue. Une guerre que d'ailleurs le tsar, étant pacifique, comme tous les autocrates, n'avait pas voulue, mais qu'il avait acceptée pour ne pas manquer à la parole donnée aux frères orthodoxes serbes. Quant aux désastres militaires de la Russie, ils sont pudiquement minimisés. Pour affirmer que la Russie était à un pas de la victoire, Bohanov débite abondamment des chiffres pour montrer que le pays avait su surmonter les difficultés économiques du début du conflit et était en plein essor⁷⁶ – une autre idée qui, comme on le verra, sera intégrée au discours officiel. Bref, d'après ce manuel, ce fut l'intelligentsia séduite par l'Occident dans toutes ses variantes (libéraux, socialistes, bolcheviks, *narodniki*, etc.) qui a précipité la Russie dans les abîmes du xx^e siècle ; elle le fit en déchaînant la plèbe de déracinés, qui donnèrent vie à la cruelle dictature totalitaire bolchevique pour réaliser une utopie *étrangère* aux traditions nationales du bon peuple, craignant Dieu et aimant son petit père le tsar⁷⁷. Exaltation de la spiritualité russe et revendication d'un « chemin particulier » de la Russie à la modernité, exaltation de l'État autoritaire et du rôle de l'Église orthodoxe, défense des intérêts nationaux et culte de la *Velikaja Rossija*,

74. Institut Rossijskoj Istorii RAN, *Istorija Rossii...*, II vol., p. 207-290. Sur la figure de Jean de Kronstadt, voir Nadežda Borisovna Kicenka, *Svjatoj našego vremeni : Otec Ioann Kronštadtskij i russkij narod* [Un saint de notre temps : Le père Jean de Kronstadt et le peuple russe] M. : NLO, 2006 (ed. or. : Nadieszda Kizenko, *A Prodigal Saint: Father John of Kronstadt and the Russian People*, Pennsylvania State University Press, 2000).

75. Institut Rossijskoj Istorii RAN, *Istorija Rossii*, sur Putin, voir en particulier les p. 849-859 du tome II.

76. *Ibidem*, p. 419-440.

77. *Ibidem*, p. XVI.

mépris pour le parlementarisme et pour le peuple, ramené au rang de racaille s'il ne fait pas preuve de patience, dénonciation du complot de l'Occident, rejet de ses valeurs comme étrangères à la Russie : les valeurs, véhiculées par la représentation du passé de cet ouvrage, conviennent parfaitement, peut-on constater, à l'idéologie de la nouvelle Russie de Putin.

Cette lecture des révolutions de 1917, ainsi que les valeurs qu'elle implique, n'est pas nouvelle. Reprenant l'interprétation traditionnelle des Blancs, qui avait été entretenue dans l'émigration et reprise par l'aile nationaliste de la dissidence (Aleksandr Solženitsyn, pour n'évoquer que le plus connu), elle avait trouvé sa place dans le débat public, on l'a dit au passage, dès que la révolution avait pu être mise en cause. Explicitant les théories élaborées à partir des années 1960, lorsque le courant nationaliste s'était reconstitué tout en étant obligé d'adopter la langue d'Ésope⁷⁸, les nationalistes « russophiles » avaient été même les premiers à mener une critique violemment radicale de la révolution d'Octobre, présentée comme le résultat d'un complot, et plus exactement d'un complot juif, qui avait pour but d'établir la domination mondiale du « petit peuple », selon le récit des *Protocoles des Sages de Sion* dont les nationalistes affirmaient l'authenticité : celle-ci était confirmée, à leurs yeux, par le fait que la première étape prévue par ce plan était justement l'attaque de la Russie. C'est ce que l'*étranger* Lenin avait mis en œuvre, en conquérant la pacifique et heureuse Russie pour la réduire en esclavage au service des nouveaux maîtres et de leurs patrons au-delà des frontières. La Russie, dont la paysannerie était, pour les russophiles, l'incarnation, avait été anéantie : d'où l'idée d'un « génocide » du peuple russe mené par les bolcheviks⁷⁹. Cette interprétation de la révolution était restée à l'époque confinée dans les milieux restreints, mais qui n'étaient pas pour autant marginaux, des nationalistes russophiles, car les libéraux dominaient l'opinion et l'Occident connaissait son heure de gloire auprès des larges couches de la population. Préoccupés surtout par l'idée de démanteler le mythe de la révolution, les libéraux, bien que qualifiés de « russophobes », n'avaient cependant pas rejeté complètement cette vision, à la différence de ce qui s'était passé peu avant, lors de la mise en cause du stalinisme⁸⁰. De plus, ils en avaient emprunté une série d'éléments sans trop se soucier du contexte, car la priorité était l'anti-

78. Sur la renaissance du nationalisme à l'époque soviétique, voir Nikolaj Mitrohin, *Russkaja partija : Dviženie russkikh nacionalistov v SSSR, 1953-1985* [Le Parti russe : Le mouvement des nationalistes russes en URSS, 1953-1985], M. : NLO, 2003.

79. Voir, par ex., Igor' Rostislavovič Šafarievič, « Russofobija [Russophobie] », *Naš Sovremennik*, 6 et 11, 1989 ; Vladimir Alekseevič Solouhin, « Čitaja Lenina [En lisant Lenin] », *Rodina*, 10, 1990. C'est en ce contexte que s'inscrit toute la discussion sur l'origine juive de Lenin, qui avait, comme on se plaisait à le souligner, un grand-père juif. Ce nouveau trait est venu s'ajouter à la thèse, plus connue, selon laquelle il était un agent allemand.

80. Dès que, en 1987, l'intelligentsia libérale, profitant de l'atténuation de la censure, s'engagea dans la dénonciation des crimes staliniens, et notamment la Terreur, elle se trouva sous l'attaque conjointe des conservateurs communistes et des nationalistes russophiles, qui, comme après la fin du dégel, s'allièrent pour combattre les héritiers de l'occidentalisme. Pour le débat et les différentes positions, je me permets de renvoyer à mon ouvrage, *La memoria mutilata : La Russia ricorda*, Milan : Corbaccio, 1993. Voir aussi R. Davies, *Soviet History in the Gorbachev Revolution*, Bloomington – Indianapolis : Indiana Un. Press, 1989 ; Thomas D. Sherlock,

communisme. C'est ainsi qu'ils avaient intégré dans leur vocabulaire des locutions très chargées du point de vue émotionnel, telles que, par exemple, le « génocide du peuple russe », ou bien le « meurtre » de la famille tsariste au lieu de l'« exécution ». Ces emprunts n'étaient pas d'ailleurs limités aux mots. Il en avait été de même, par exemple, du mythe de Stolypin, patrimoine traditionnel du nationalisme. Ces contaminations ont rendu plus facile, le moment venu, l'affirmation de la vision de l'histoire et de la révolution véhiculée par les russophiles.

Plus généralement, l'interprétation de l'histoire russe élaborée par les russo-philos constitue également la trame de la nouvelle histoire officielle de la Russie de Putin en ce qui concerne la récupération du passé soviétique, qui s'est faite par le biais de la mémoire de la guerre et, par son intermédiaire, par la réhabilitation de la figure de Stalin. Pour les russophiles, les vrais démons étant Lenin et les judéo-bolcheviks, Stalin représentait en effet un moindre mal, car non seulement il avait réhabilité dans les années trente le grand passé national russe et les valeurs du patriotisme rejetés par la révolution, mais il avait restitué à la Russie, avec la victoire de l'Union soviétique à l'issue de la « Grande Guerre patriotique », sa grandeur impériale que les bolcheviks avaient en revanche liquidée avec la paix de Brest en 1918. Autrement dit, Stalin est célébré non pas en tant qu'héritier de la révolution, ce qui est plutôt son péché, mais en tant que restaurateur de l'État fort et de la grande puissance de la *Velikaja Rossija*. C'est ainsi qu'il a été inscrit au panthéon des héros nationaux de la Russie postsoviétique. Dépourvu de tous les oripeaux de l'idéologie communiste, Stalin incarne désormais la puissance de l'État, le pouvoir absolu de l'État fort, capable d'écraser sans merci tout ce qui fait obstacle à la réalisation de la grandeur nationale et la défense de ses intérêts. À la différence de ce qui se passait à l'époque soviétique, on ne nie pas aujourd'hui les crimes staliniens, qui sont officiellement reconnus, mais, de fait, relativisés. L'accent est en effet mis sur la grandeur de l'homme et les services rendus au pays. Dans ce contexte, la victoire sert à justifier toute la violence sociale de la dictature, et en particulier la modernisation forcée imposée au pays par la « révolution d'en haut » stalinienne, considérée comme ayant été indispensable pour permettre par la suite de vaincre l'ennemi⁸¹. Il en va de même avec les répressions et la Terreur, certes regrettables, mais nécessaires pour atteindre le but suprême de la victoire, et donc justifiées, ce qui permet de refouler définitivement le stalinisme et la question de la responsabilité. En outre, si la victoire rachète la révolution, perçue comme une sorte d'*ispytanie*, d'« épreuve » au relent de punition divine pour avoir renversé l'autocratie, incarnation de la Sainte Russie, elle efface aussi la rupture de 1917. Cette

Historical Narratives in the Soviet Union and Post-Soviet Russia : Destroying the Settled Past, Creating an Uncertain Future, New York : Palgrave Macmillan, 2007.

81. Cette lecture du stalinisme est le fil conducteur des deux livres du maître pour les enseignants d'histoire publiés sous les auspices du Kremlin : Danilov et al., éd., *Istorija Rossii...* ; A.V. Filippov, *Novejšaja istorija Rossii. 1947-2006. Kniga dlja učitelej* [Histoire contemporaine de la Russie. Le livre du maître] M. : Prosvešenie, 2007. Sur le livre de Filippov, voir aussi David Brandenberger, « A New Short Course? A.V. Filippov and the Russian State's Search for a "Usable Past" », *Kritika. Explorations in Russian and Eurasian History*, 2, 2009.

volonté d'effacer l'héritage de 1917 dans le nouveau culte de la victoire s'exprime, par exemple, dans la récupération des symboles guerriers de la Russie prérévolutionnaire, tel que le ruban de Saint George, signe de distinction militaire qui fut gardé pendant la guerre civile par les armées « blanches », dont les chefs militaires ont été inscrits eux aussi dans le nouveau Panthéon des héros nationaux : ils sont aujourd'hui célébrés en tant que vrais patriotes qui, animés par leur fidélité à l'autocratie et par leur foi religieuse, ont essayé de sauver la Sainte Russie des rouges déloyaux et sanguinaires. Cette nouvelle généalogie permet de rétablir une continuité entre la Russie d'avant la révolution, l'époque soviétique et la renaissance de la nouvelle Russie à l'âge de Putin. Inscrite dans la longue durée de la lutte de la Russie contre ses éternels agresseurs, la Grande guerre patriotique devient ainsi, par ses dimensions épiques, l'apothéose de toute l'histoire russe : la victoire exalte la gloire des armes russes, symbole de la puissance de l'État à travers les siècles. Avec la victoire de 1945, la Russie célèbre donc aujourd'hui le culte de l'État fort et autoritaire, ainsi que la grandeur nationale retrouvée.

Cette nouvelle représentation du passé s'est affirmée grâce aussi à l'effort entrepris par l'État dans le domaine de la politique de la mémoire⁸². La politique monumentale a connu un vrai essor. En peu d'années, la Russie s'est couverte de monuments célébrant l'autocratie et des symboles de l'empire. L'Église y a pris sa part, multipliant les lieux de culte consacrés aux « martyrs » de la révolution (les chefs de file des Blancs en premier lieu) aussi bien qu'aux saints qui s'étaient distingués pour leur défense de l'autocratie, par exemple Jean de Kronstadt, qu'on a déjà évoqué et dont la statue se dresse maintenant dans sa ville⁸³. Un peu partout, les églises désaffectées à l'époque soviétique ont également été restituées au culte et réaménagées. Des complexes monumentaux de l'époque tsariste ont été restaurés, parfois avec des méthodes fantaisistes, et aménagés en lieux de loisirs pour le grand public, qui apprend ainsi la grandeur du passé en s'amusant. L'exemple peut être le plus célèbre est le complexe de Tsaritsyno, dans les alentours de Moscou, le grand palais de Catherine II dont la construction n'avait été jamais terminée et qui avait gardé son charme mélancolique justement à cause de ses ruines ; malgré les protestations des restaurateurs et des historiens de l'art, il a été entièrement reconstruit ex-novo à toute vitesse en 2005-2007 par la volonté du maire de Moscou Jurij Lužkov pour devenir un parc de loisirs, avec festivals et spectacles, lieu très demandé pour les mariages « historiques » devenus très à la mode en Russie⁸⁴. Très sensible au

82. Sur ce sujet, y compris le débat autour des lois mémorielles, on peut voir par exemple, Nikolaj Evgenevič Kaposov, *Pamjat' starogo režima : Istorija i politika v Rossii* [La Mémoire de l'ancien régime : Histoire et politique en Russie], M. : NLO, 2011 et, en français, id., « Une Loi pour faire la guerre : la Russie et sa mémoire », *Le Débat* 4, 2014 ; id., « Le débat russe sur les lois mémorielles », *Le Débat*, 1, 2010. Voir aussi Irina Igor'evna Glebova, *Političeskaja kul'tura Rossii : Obrazy prošlogo i sovremennost'* [La culture politique de la Russie : les représentations du passé et le présent], M. : Nauka, 2006, IV^e partie en particulier.

83. Sur la figure de Jean de Kronstadt, voir Kicenکو, *Svjatoj našego vremeni*.

84. Natal'ja Vladimirovna Samutina, Boris Evgenevič Stepanov, eds., *Carycino : Attrakcion istoriej* [Tsarytsino : un luna-park historique], M. : NLO, 2014.

charme de la « russitude », Lužkov, a d'ailleurs, pendant son long mandat, stimulé à Moscou, où l'industrie du bâtiment a connu une véritable explosion, la diffusion d'immeubles construits en divers styles pastichant la Russie des XVIII^e et XIX^e siècles, avec coupoles, colonnes, péristyles, etc.. Cette mode passablement kitsch véhiculant les valeurs de la « russitude » est assez répandue dans tout le pays.

Expositions et commémorations ont joué également un rôle important dans la diffusion de la nouvelle image du passé. Les somptueuses célébrations organisées en 2003 pour fêter le tricentenaire de la fondation de Saint Pétersbourg, qui ont mobilisé la ville entre mai et juin avec une multiplicité d'initiatives et d'événements, a fourni un modèle qui a été par la suite repris, bien que sur une moindre échelle, dans tout le pays. C'est à cette occasion que les nouveaux monuments consacrés à célébrer l'autocratie ont été inaugurés, avec la bénédiction de l'Église, de nouveaux rituels se sont consolidés. Pour ce qui concerne notre sujet, il faut évoquer la grande exposition historique consacrée en 2014 à la Première Guerre mondiale à Moscou, qui a été reprise dans tout le pays pendant toute l'année avec des variantes locales. Conçu dans un esprit hagiographique, le récit laissait de côté les horreurs de la guerre pour célébrer son aspect héroïque aussi bien au front – un silence discret couvrait les défaites russes –, qu'à l'arrière, en insistant longuement sur les exploits de l'économie de guerre de l'Empire après 1915 et en glissant discrètement sur la détérioration rapide de la situation à l'intérieur du pays⁸⁵. Dans un cadre aussi harmonieux, où la Russie marchait d'un pas assuré vers la victoire, la révolution, qui y mettait brutalement fin, arrivait comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, ce qui suggérait l'idée du complot ourdi ailleurs, pour empêcher la Russie de jouir d'un triomphe bien mérité. Internet aidant, la vieille idée que Lenin n'était qu'un agent de l'étranger payé par l'Allemagne pour mettre hors-jeu l'ennemi connu alors de nouveau une grande diffusion⁸⁶.

85. Cependant, il faut remarquer que depuis au moins une dizaine d'années environ les historiens ont commencé à travailler sur la guerre et une série d'ouvrages importants sont parus. Ceux-ci permettent de s'interroger de manière nouvelle sur les liens entre la guerre et la révolution, en mettant en lumière la profondeur de la rupture provoquée par le conflit et l'importance de l'irruption de la violence, avec ses nouvelles pratiques de guerre aux civils pour le sort du pays. Voir, par exemple, Ol'ga Sergeevna Poršneva, *Krest'jane, rabočie i soldaty Rossii nakanune i v gody vojny* [Paysans, ouvriers et soldats durant les années de guerre], M. : Rosspen, 2004 ; Irina Borisovna Belova, *Pervaja mirovaja vojna i rossijskaja provincija. 1914-fevral' 1917* [La Première Guerre mondiale et la province russe. 1914 – février 1917], M. : AIRO-XXI, 2011 ; id., *Vynuždennye migranty : bežency i voennoplennye Pervoj mirovoj vojny v Rossii, 1914-1925 gg.* [Des migrants par force, réfugiés et prisonniers de guerre de la Première Guerre mondiale en Russie, 1914-1925], M. : AIRO-XXI, 2014 ; Oksana Sergeevna Nagornaja, *Drugoj voennyj opyt : Rossijskie voennoplennye Pervoj mirovoj vojny v Germanii (1914-1922)* [Une autre expérience de la guerre : Les prisonniers de guerre russes en Allemagne (1914-1925)], M. : Novyj Chronograf, 2010 ; Natal'ja Viktorovna Suržikova, *Voennyj plen v rossijskoj provincii (1914-1922 gg.)* [Le prisonnier de guerre dans la province russe (1914-1922)], M. : Rosspen, 2014. Pour une revue, voir Irina Borisovna Belova, Igor' Nikolaevič Grebenkin, « Pervaja mirovaja : velikaja zabytaja vojna [La Première Guerre mondiale : la grande oubliée] », in Bordjugov, éd., *Meždu kanunami*.

86. Elena Anatolevna Kotelenec, « Lenin i leninizm : predvzjatosti [Lenin et le léninisme, idées reçues] », in Bordjugov, éd., *Meždu kanunami*.

Il faut enfin évoquer l'importance du cinéma et des médias, la télévision en premier lieu, qui a été fermement prise en main par le Kremlin et qui s'est engagée dans la production de séries et documentaires destinés à inculquer à un large public la nouvelle histoire officielle. Si le sujet principal, servi à toutes les sauces, est la guerre dans sa vision héroïque, vouée à alimenter le culte de la victoire, l'apologie de la Russie impériale dans toutes ses hypostases occupe la deuxième place. La rhétorique de la « mort de l'Empire » trouve sa prolongation dans l'épopée de la guerre civile, qui est utilisée pour célébrer la tentative des armées blanches de sauver la Russie, « une et indivisible ». Animés par la foi orthodoxe et par le noble désir de sauver l'État, les généraux blancs sont les seuls héros positifs face à la populace rouge, voire anarchique ; les héros négatifs sont en revanche les bolcheviks, peints comme des êtres affreux et méprisables, d'une férocité inouïe. L'Église aussi joue sa partition, notamment en alimentant le culte des généraux blancs⁸⁷. Dans les dernières années, en outre, les talk-shows aussi ont été mis au service de la diffusion de la nouvelle vision du passé. Conduits sans scrupule, devant un public choisi, manipulant sans gêne le « vote » populaire, ils imposent l'image souhaitée : l'image du bon et glorieux empire encerclé par les ennemis triomphes⁸⁸. Ces mêmes sujets dominent le marché éditorial destiné au grand public. Dans les librairies russes, on trouve désormais des rayonnages entiers d'ouvrages destinés à célébrer les gloires de la Grande Guerre patriotique et, plus généralement, les victoires des armes russes à travers les siècles, y compris la Grande Guerre qui depuis sa récente redécouverte est l'objet d'un grand battage médiatique visant à lui rendre sa place dans la mémoire nationale après l'oubli auquel les bolcheviks l'avaient condamnée, pour cacher, comme l'a suggéré Putin, leur « trahison »⁸⁹. Parmi les ouvrages d'histoire non militaire, un rayonnage entier est rempli de haut en bas de livres chantant les louanges des tsars, tandis qu'une autre de mêmes dimensions propose des textes glorifiant Stalin. Malgré l'importante production historiographique des dernières décennies, il est devenu très difficile d'en trouver dans les librairies non spécialisées : même les études parues au sein de la collection d'histoire du stalinisme éditées par Rosspen, bénéficiant d'un fort tirage, ne sont représentées que par quelques volumes dont le choix semble laissé au hasard. La récente biographie de Stalin, écrite par Oleg Hlevnjuk, en vente dans tous les magasins⁹⁰, est la seule exception que j'ai pu observer en 2016.

87. En 2007, la Douma a adopté une loi pour la réhabilitation des Blancs, mis ainsi sur le même plan que les victimes des répressions politiques à l'époque soviétique (http://www.ruguard.ru/books/read/zakon_o_reabil_belogo_dvizheniya.html). Pour l'attitude de l'Église, voir par ex., <http://www.pravoslavie.ru/37122.html>.

88. Boris Vadimovič Sokolov, « Istorija v kino i televidenii [L'Histoire au cinéma et à la télévision] », in Bordjugov, éd., *Meždu kanunami*.

89. « Putin obvinil bol'shevikov v soveršenii "akta nacional'nogo predatel'stva" [Putin a accusé les bolcheviks d'avoir commis un acte de haute trahison] », http://www.newsru.com/russia/27jun2012/putin_i_bolsheviki.html (consulté le 1-6-2016)

90. Oleg Vitalevič Hlevnjuk, *Stalin : Žizn' odnogo voždja* [Stalin, la vie d'un guide], M. : AST, 2015.

Douée d'une forte cohérence interne, cette construction mémorielle, vecteur des valeurs nationalistes et antioccidentales, ne doit pas son succès qu'au seul battage propagandiste qui s'est intensifié dans les dernières années, au fur et à mesure que la réécriture de l'histoire dans les anciens pays de l'est et dans les ex-républiques soviétiques interrogeait les responsabilités de l'U.R.S.S. dans l'« occupation » de ces territoires et, surtout, mettait en question le rôle de libérateur de l'Armée rouge pendant la guerre⁹¹. Il s'est ultérieurement accéléré après la crise avec l'Ukraine, qui a provoqué une très forte réaction nationaliste, dont on est encore loin de voir la fin. Au-delà du martellement propagandiste, le succès de cette construction est dans sa capacité à répondre à une série de besoins mémoriels et identitaires et à les apaiser. La représentation qu'on a décrite de la Russie autocratique présentée comme une sorte de glorieux Empire du bien, pacifique et voulant la paix de ses peuples, mais toujours menacée par des ennemis sournois bien cachés, est une image consolatrice, car non seulement elle suscite des sentiments d'orgueil pour le passé qui permet de tisser une identité positive, mais soulage aussi le malaise de la conscience blessée par les traumatismes provoqués par l'écroulement de l'U.R.S.S. L'idée du « chemin particulier » de la Russie, l'exaltation de sa spécificité par rapport à un Occident, à la fois désiré et rejeté, parce qu'il est différent et impossible à atteindre, allège la douleur du désenchantement et du sentiment d'avoir été en réalité repoussé ; il permet ainsi de surmonter le sentiment d'infériorité, en revendiquant une altérité supérieure. De plus, l'accent mis sur le complot dont la Russie a été victime pendant des siècles et sur les ennemis qui l'ont toujours menacée est une explication facile des tragédies vécues par le pays. La Russie est pure et innocente : le mal vient de l'extérieur. Cette image permet enfin d'intégrer le passé soviétique de manière positive. Le refoulement du stalinisme dont le nouveau culte de la victoire, on l'a dit, est porteur permet de se penser en tant que victimes innocentes des souffrances vécues et en tant que héros ayant contribué à la grandeur du pays⁹². Cependant, tout ce travail ne semble pas avoir abouti à extirper de la société toute mémoire des révolutions de 1917, et de la révolution d'Octobre en particulier : d'après les sondages d'opinion, par exemple, la nouvelle fête du 4 novembre n'est célébrée que par une toute petite minorité, alors qu'environ 30 % des interrogés affirment fêter Octobre ; l'idée que la révolution fut le résultat d'un complot reste, malgré tout le battage propagandiste, tout à fait minoritaire, alors que, comme on l'a dit, la majorité insiste sur les raisons sociales⁹³. Et, malgré tout, Lenin semble rester assez populaire, ce qui ressort non seulement des enquêtes d'opinion, mais aussi d'autres sources :

91. Aleksej Il'ič Miller, « Istoričeskaja politika v Rossii : novyj povorot ? [La politique historique en Russie : un nouveau tournant ?] », in Aleksej Il'ič Miller, Marija Aleksandrova Lipman, *Istoričeskaja politika v XXI veke* [La politique historique au XXI^e siècle], M. : NLO, 2012 ; Molodjakov, « Istoričeskaja politika... », in Bordjugov, éd., *Meždu kanunami*, p. 932-936.

92. La liaison entre l'affirmation de la nouvelle représentation du passé et le refoulement du stalinisme ressort aisément des enquêtes d'opinion : dans les dernières années, le nombre de ceux qui croient que l'on parle trop des victimes du stalinisme augmente régulièrement.

93. Le complot des ennemis du peuple russe est toujours au dernier poste ; il est évoqué par 6 % des interrogés en 1990, 11 % en 1997 et en 2001, 13 % en 2007 et 12 % en 2011 (« Press-vypusk N.2... »).

ainsi, par exemple, en 2008, lors de l'émission télévisée « Le nom de la Russie » (*Imja Rossii*), le vote du public a porté Lenin en tête, obligeant les organisateurs à prendre des mesures pour obtenir le résultat souhaité, à savoir la nouvelle triade sacrée : Aleksandr Nevskij, Stolypin et Stalin⁹⁴.

Ce qui est sûr, c'est que dans la nouvelle représentation du passé promue par le pouvoir, la mémoire des révolutions de 1917 est une mémoire impossible à célébrer, car c'est la mémoire d'une catastrophe, d'une défaite : elle est une mémoire négative. Certes, on ne peut pas exclure que, vu l'engouement de la Russie pour les célébrations, on ne décide pas en dernière minute de commémorer le centième anniversaire de la révolution, d'autant plus qu'on a du mal à renoncer à la qualifier de « Grande » pour souligner qu'elle est bien sur le même plan que la Révolution française⁹⁵. Fin janvier 2017, il y a eu en effet un signal d'envergure allant dans cette direction. Dans une émission sur la principale chaîne de la télévision d'État, *Rossija 1*, le journaliste Dmitrij Kiselev, l'un des propagandistes les plus virulents du régime, engagé entre autres dans la diffusion de la nouvelle histoire officielle, a insisté sur la grandeur de la révolution russe pour l'humanité et a proposé de la célébrer avec une sorte de « pacification des mémoires », en mettant sur le même plan les rouges et les blancs, tous unis dans l'amour pour la patrie⁹⁶. Mais le schéma nationaliste précédent garde toute sa vigueur, comme le montre la réédition par la très officielle *Rossijskaja Gazeta* du texte d'Aleksandr Solženitsyn à l'occasion de l'anniversaire de la révolution de Février⁹⁷. Peut-être trouvera-t-on donc une solution en navigant prudemment entre les Charybde et Scylla posés par Putin lors de son intervention au Conseil de la Fédération en juin 2012 : « Les bolcheviks ont commis un acte de trahison nationale », car ils ont fait perdre à l'Empire russe la victoire qu'il avait déjà à portée de main lors de la Grande Guerre, « mais c'est vrai qu'ils ont expié leur faute devant le pays au cours de la Seconde Guerre mondiale »⁹⁸. Cependant, pour l'instant, tout se tait.

Università degli Studi della Tuscia, Viterbe

mariaferretti@libero.it

94. Sokolov, "Istorija v kino...", p. 1013. L'ordre du public était Lenin, Gagarin, Aleksandr Nevskij et Stalin ; Stolypin en était absent.

95. Danilov et al., éd, *Istorija Rossii*, p. 12-13.

96. <https://www.youtube.com/watch?v=fKVnPL3nqT4>. Il a conclu son intervention avec la proposition d'organiser le 7 novembre sur la place Rouge une manifestation aux traits carnavalesques : les rouges et les blancs défileraient avec leurs uniformes de l'époque, symboles et chansons.

97. E. Jakovleva, "Fevral'skie teziy ot Solženitsyna", *Rossijskaja Gazeta*, 15.2.2017 ; le 24 février, le journal a distribué l'édition spéciale de la revue *Rodina* avec le texte d'Aleksandr Solženitsyn ("Razmyšlenija nad fevral'skoj revoljuciej [Réflexions sur la révolution de Février]", *Rodina*, février 2017, numéro spécial).

98. « Putin obvinil bol'shevikov v nacional'nom predatel'stve [Putin a accusé les bolcheviks de trahison nationale] », <http://izvestia.ru/news/528739> (consulté 10.6.2016).